Football MAGAZINE

SUPPLÉMENT MENSUEL DE FRANCE FOOTBALL

MARCEL MOUCHEL

CAPITAINE DE SEDAN

VAINQUEUR DE LA COUPE

ANGERS AU MICROSCOPE

LES INCONNUS DE LA COUPE D'EUROPE

LA CONFESSION DE J.-J. MARCEL

NUMERO 17
JUIN 1961
1 NF

PHOTO ANDRE LECOQ

LES MEILLEURS ARTICLES
LES MEILLEURES PHOTOS

TOUS LES MARDIS DANS
FRANCE FOOTBALL

TOUS LES 1er DU MOIS DANS
Football MAGAZINE

TOUS LES 15 DU MOIS DANS
Sport & Vie
ET SON MAGAZINE DU FOOTBALL

BANANIA
REÇOIT
L'OSCAR DE LA PUBLICITÉ 1960

M. Albert LESPINASSE, Président-Directeur Général de la Société BANANIA, reçoit de M. Maximilien VOX, Président du COMITE DE L'OSCAR DE LA PUBLICITE, ce trophée si convoité. Cette remise a eu lieu au cours d'un déjeuner intime et amical en présence des membres du Comité de l'Oscar, éminentes personnalités de la publicité, des Administrateurs de la Société BANANIA et de ses Agents de Publicité (BAZAINE, DAYLE, LETELLIER, PUBLICIS).

FOOTBALLEURS,
LA VICTOIRE
N'EST PAS
DANS LA VALISE

SI VOUS N'AVEZ PAS PRIS LA PRÉCAUTION, AU PRÉALABLE, DE VOYAGER DANS LES CONDITIONS LES PLUS RAPIDES ET LES PLUS CONFORTABLES.

POUR CELA ADRESSEZ-VOUS A L'AGENCE DES SPORTIFS.

"VOYAGES L'ÉQUIPE CLUB MÉDITERRANÉE"
10, Faubourg Montmartre à Paris (Tél. Taitbout 40-44)

VOUS AUREZ TOUTES LES CHANCES DE VOTRE COTÉ

NOTRE COUVERTURE :

Marcel Mouchel, capitaine et animateur de Sedan, vainqueur de la Coupe 1961, a été l'homme de mai.

(Photo André Lecoq)

Football MAGAZINE

SUPPLEMENT MENSUEL DE FRANCE-FOOTBALL

SOMMAIRE

N° 17 — JUIN 1961

- Guttmann et Evaristo, les inconnus de la Coupe d'Europe ..... page 4
- Les carnets de Jacques de Ryswick .. page 8
- Le phoque et le pingouin ..... page 18
- La passe au gardien ne doit plus être sifflée ..... page 24
- Mouchel : la vie commence à 34 ans page 35
- Les jeux de F.M. ..... page 39
- Faut-il tuer ou ressusciter le match amical ..... page 40
- La Colombie ira au Chili ..... page 44
- Tout le football du monde ..... page 46

LES DEUX ROUTES

EN cette fin de saison 1960-1961, le football français donne l'impression de se trouver devant un carrefour et de s'interroger sur la route qu'il doit prendre.

Il sait qu'il doit choisir. Les événements intérieurs et extérieurs l'y poussent. A l'intérieur, la mort tragique de Louis-Bernard Dancausse a porté, à la présidence du football professionnel, un homme décidé, semble-t-il, à aller de l'avant et, s'il le faut, à repartir à zéro. A l'extérieur, le haut-commissariat à la Jeunesse et aux Sports tourne son attention vers le sport le plus populaire de France. Il s'inquiète. Il est prêt à intervenir.

Il faut donc avancer. C'est le moment. Mais quelle route prendre ?

D'UN côté, il y a la route de la facilité, de la démagogie et de l'égoïsme. Celle que le football français suit malheureusement depuis dix ans, depuis que les clubs ont forcé Paul Nicolas à démissionner et depuis que l'intérêt particulier passe avant l'intérêt général.

Faiblesse et carence de la Fédération, division de l'autorité Fédération-Ligue Nationale, inflation des clubs professionnels, tels sont les panneaux qui se dressent le long de cette route malencontreuse.

Il est démentiel de penser que 20 clubs ne comprenant que 12 ou 13 professionnels peuvent jouer un Championnat épuisant, parcourir des dizaines de milliers de kilomètres et trouver encore des ressources pour la Coupe de France, les matches internationaux, la Coupe Drago, la Coupe d'Europe et les matches amicaux.

La saison prochaine, le mal sera encore aggravé par la nécessité de terminer le Championnat un mois plus tôt, à cause de la Coupe du monde. Nos joueurs d'élite ne vont plus savoir où donner de la tête. Les accidents se multiplieront. La fatigue et le surmenage feront des ravages. Le spectacle en souffrira, et sans doute aussi l'équipe de France dont personne, à un an du Chili, n'a l'air de se soucier.

L'AUTRE route est celle de l'unité, de l'autorité et de la raison.

En fait, tous ceux qui n'ont pas un intérêt particulier à défendre sont d'accord sur les grandes lignes des réformes à réaliser : unité F.F.F.-Ligue, création d'une Division I plus réduite (16 clubs), création d'une catégorie intermédiaire entre les professionnels et les amateurs, utilisation d'un ou deux joueurs étrangers, limitation des transferts, politique de l'équipe nationale.

Oui, mais qui va prendre ces mesures ?

Et d'abord comment les clubs, réunis à Reims les 9 et 10 juin, les prendraient-ils eux-mêmes ? Même si nos dirigeants de clubs — dont la plupart sont clairvoyants et compétents — savent quel est le droit chemin, ils se garderont de l'emprunter en songeant qu'il risque de leur être funeste s'ils ne considèrent que leur propre cas.

Oui, je crains que le football français ne souffre moins d'aveuglement que d'impuissance. Il sait quelle est la bonne route. Mais il ne la prendra que si on l'y contraint.

Jacques FERRAN.

● J.-J. MARCEL : « Jean-Jacques n'est plus un enfant gâté. » page 26

● ANGERS au microscope, page 10

● Ces hommes qui portent la valise page 20

Tous les textes et photographies sont placés sous le Copyright « Football-Magazine » et « Presse-Sport ». Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Rédaction - Publicité - Administration : S.O.P.U.S.I., 10, faubourg Montmartre, PARIS.
Tél. : TAltbout 70-80 et la suite. Service vente : PROvence 37-18.

ABONNEMENTS : C. C. POSTAL PARIS 5320 95

FRANCE. UNION POSTALE : 6 MOIS : 550 FRANCS (5,50 NF.). — 1 AN : 1.000 FRANCS (10 NF.)

ÉTRANGER : 6 MOIS : 700 FRANCS (7 NF.). — 1 AN : 1.300 FRANCS (13 NF.)

Directeur de la publication : P. THOMINET ● Directeur général : Jacques GODDET.
Rédacteur en chef : Jacques FERRAN ● Rédacteur en chef adjoint : Max URBINI.
Attaché à la rédaction en chef : J.-Ph. RETHACKER.

BARCELONE

EVARISTO L'AVOCAT DU FOOTBALL OFFENSIF

La Coupe d'Europe des Clubs ne quittera pas la péninsule ibérique puisque les finalistes de Berne seront BARCELONE (Espagne), vainqueur et successeur du prestigieux Real Madrid aux cinq couronnes, et BENFICA (Portugal), révélation et outsider de l'épreuve. A travers les personnalités de Guttmann, entraîneur de Benfica, et d'Evaristo, avant centre de Barcelone — personnalités attachantes et pittoresques du football mondial — vous découvrirez celles des deux finalistes de la Coupe d'Europe 1961.

Evaristo
sa vitesse
et son intelligence
seront
l'un des atouts
de Barcelone.

EVARISTO, c'est un grand nom du football, mais... c'est d'abord un prénom. Le 22 juin 1933, M. de Macedo, industriel fort connu de Rio, s'en alla d'un cœur léger à la mairie de son arrondissement déclarer la naissance d'un petit garçon qu'il appela Evaristo ; quelque vingt ans plus tard, le jeune de Macedo était sollicité par un grand club espagnol : Barcelone, qui désirait s'attacher les services de l'avant centre de l'équipe du Brésil.

Evaristo de Macedo était certes attiré par l'Europe, sur un plan intellectuel, car il terminait ses études de droit, mais sa famille, son pays, et aussi la qualité du football brésilien l'incitèrent à demeurer à Flamengo où il avait signé après les Jeux Olympiques de 1952 à Helsinki. A Flamengo, il était heureux, il n'avait que des amis et il jouait au football comme il lui a toujours plu de jouer. On verra l'importance qu'il attache à la conception du jeu, ce en quoi il est très comparable à Kopa.

Mais revenons aux offres de Barcelone. Elles étaient fabuleuses pour l'époque, supérieures même à celles qui furent faites à Di Stefano. Il est vrai que dans son désir de demeurer au Brésil, Evaristo avait dit à son président de fixer un chiffre très élevé qui serait une manière de refus. Mais Barcelone accepta et Evaristo de Macedo devint Catalan...

Sept ans après, il s'apprête à quitter le F.C. Barcelone au moment où celui-ci touche au but : la finale de la Coupe d'Europe. Pourquoi cette décision au moment où Evaristo risque d'être en mesure de monnayer sa gloire ?

Les raisons qu'il nous a données sont à la me-

SUITE PAGE 6

Evaristo junior
possède
déjà
l'équilibre
et l'adresse
du parfait
footballeur.

Un reportage de ROBERT VERGNE
Photos de CARLOS DE ROZAS

BENFICA

BELA GUTTMANN L'ENTRAINEUR D'UNE ANNÉE

Jusqu'où volera l'aigle de Benfica ? Jusqu'au sommet de la Coupe d'Europe, espère Guttmann.

IL nous a reçu chez lui et il était en robe de chambre, à 5 heures de l'après-midi. Il s'est excusé, mais on le sentait au fond très à l'aise dans cette tenue. Guttmann, je l'ai su plus tard, est un ancien professeur de danse. Cela lui va bien. Le charme, l'attitude font partie de son personnage et de sa réussite.

Il nous a fait asseoir dans une pièce claire, nette, d'un appartement neuf de Lisbonne. Presque pas de souvenirs ni de trophées sauf l'aigle de Benfica que lui ont offert les « joueurs » portugais (il le souligne) lorsqu'il leur a permis d'enlever le titre national en 1960. Guttmann ne vit pas tellement dans le passé. Il n'a pas abdiqué.

Whisky, cognac, alcool hongrois, boissons internationales pour entraîneur international. Il nous offre ce que nous désirons, mais lui ne boit pas. Il observe. Assis dans un fauteuil, discret, mais attentif à nos moindres questions, comme un vieil oiseau intelligent qui a beaucoup vu et beaucoup retenu.

Son âge, justement, quel est-il ? Il a refusé de le dire exactement, en souriant, en s'excusant. Il sait que sa carrière n'est pas terminée et il se sent jeune. Alors, à quoi bon préciser ? Mais il a dit à un moment : « **Gustav Sebes est beaucoup plus jeune que moi.** » Il a dit encore : « **J'ai arrêté de jouer en 1933 pour devenir entraîneur.** » Et j'ai vu ses mains. Et je pense que Bela Guttmann a nettement dépassé la soixantaine.

La politesse la plus raffinée, l'intelligence la plus nuancée, le savoir-faire, l'expérience, telles sont les qualités et les armes principales dont l'entraîneur de Benfica se sert. Il les a manifestées tout au long de notre conversation, comme il doit les utiliser pour conduire les clubs qu'il dirige vers le triomphe. Un être étrange, insaisissable, plein de reflets et d'ombres. Qui ne dit que ce qu'il veut dire, mais le dit bien. Une sorte d'antithèse d'Herrera, aussi fluide, aussi calme, aussi secret que H.H. est direct, fougueux et ouvert. Réussissant par la ruse et la discrétion au lieu de réussir par le coup de poing et l'affirmation.

Cependant, contrairement à ses habitudes, Guttmann nous a beaucoup parlé. « **Vos questions,** (nous a-t-il dit mi-sérieux mi-malin) **sont les plus intéressantes de toutes celles qu'on m'a jamais posées.** » Adroit Guttmann ! La séduction fait partie de son métier.

« Pour vous, Guttmann, qu'est-ce qui fait la valeur principale de Benfica ? » Il n'hésite pas. Il a dû souvent y penser.

« **C'est son ensemble. Il y a en Europe beaucoup d'équipes supérieures à Benfica sur le plan individuel, mais, comme ensemble, je n'en connais pas de plus forte. Les raisons ? C'est que je suis arrivé à faire jouer Benfica comme une machine. J'ai beaucoup voyagé, j'ai entraîné des équipes dans tous les pays du monde. Je leur ai volé ce qu'elles avaient de meilleur. Et j'utilise toutes ces connaissances pour faire de Benfica ce qu'il est : une machine à jouer et à marquer.** »

Au fait, d'où vient Guttmann ? Où a-t-il passé sa vie de joueur et d'entraîneur ? C'est le moment de le lui demander. Et comme il a une mémoire fidèle, en quelques minutes, une carrière étonnamment riche et mal connue nous est révélée.

Guttmann est né à Budapest (Hongrie), disons vers 1900. Il a joué d'abord dans de petites équipes de la capitale hongroise, puis, aussitôt après la guerre, en 1920, il a signé au M.T.K.

Un reportage de JACQUES FERRAN

En 1922, il a quitté son pays pour la première fois et s'est mis à jouer comme demi au célèbre Hakoah de Vienne. Mais, en 1924, à l'occasion des Jeux Olympiques de Paris, son pays natal l'a rappelé pour faire partie de l'équipe nationale. Il ne garde que des souvenirs agréables de son voyage à Paris, sauf un : la défaite que la Hongrie concéda devant l'équipe la plus faible du tournoi, celle d'Egypte (3-0).

Professeur de danse à New York

En 1927, repris par le goût des voyages, Guttmann quitta l'Europe pour l'Amérique. Pendant plusieurs années, il résida à New York, jouant au football aux Giants et donnant des leçons de danse.

En 1932, il revint à Vienne, rappelé par le célèbre Hugo Meisl, père du « Wunderteam », pour entraîner Hakoah. En 1933, il décida d'interrompre sa carrière de footballeur pour se consacrer à l'entraînement.

En 1936-1937, il entraîne Enschede, en Hollande, et de ce club classé 8e de sa zone, il fait un vice-champion de Hollande.

C'est alors, pendant dix ans, une nouvelle période hongroise, avec un intermède roumain en 1944 (Ciokanul de Bucarest). Il entraîne Ujpest en 1938-1939, puis Ujpest encore en 1945-1946 (champion de Hongrie et vainqueur de la Coupe). En 1949, il passe à Kispest. Entre temps, il a eu entre les mains les futures vedettes hongroises, les Boszik, Puskas, Kocsis, Grosics, puisque, de 1946 à 1949, Guttmann a été entraîneur de l'équipe nationale de Hongrie. « **Puskas, à 19 ans, était un joueur fantastique, un marqueur de buts incomparable. Sa principale qualité a toujours été, d'après moi, sa rapidité de course et d'exécution dans un rayon**

BELA GUTTMAN

« Je ne crois pas qu'on puisse réussir comme entraîneur avant 35 ans. »

de 3 à 5 mètres. » Pour Guttmann cependant, le plus grand de tous les joueurs hongrois n'est pas Puskas. C'est Boszik.

Il accompagne Honved à travers le monde

En 1949, Guttmann se rend en Italie. Il entraîne tour à tour Padoue, Trieste, Milan (champion d'Italie) et Lanerossi.

En 1956, quand surgissent les événements de Hongrie, on lui demande d'accompagner Honved à travers le monde. Il parcourt l'Europe et l'Amérique. Mais au Brésil il se trouve si bien qu'il reste à Sao Paulo, où il devient entraîneur du Sao Paulo, champion sous sa direction en 1957-1958.

En 1958, la Fédération autrichienne lui offrit le poste d'entraîneur-sélectionneur national. L'accord n'ayant pu se faire, il accepte de prendre en main Porto, au milieu de la saison. Quand il arrive, Porto a cinq points de retard sur Benfica. En fin de saison, Porto est champion du Portugal.

Il devient entraîneur national du Portugal, mais décide de démissionner avant le match de Coupe d'Europe contre la Yougoslavie. « **On ne peut pas tout faire** », dit-il. Il se consacre à Benfica qui l'a engagé. Il est champion du Portugal en 1960. En 1961, il est champion du Portugal et finaliste de la Coupe d'Europe.

Jamais deux ans de suite dans un club !

Comptons : Hakoah, Enschede, Ujpest, Ciokanul, Ujpest, Kispest, Padoue, Trieste, Milan, Lanerossi, Honved, Sao Paulo, Porto, Benfica : 14 clubs en moins de trente ans. Pourquoi ces changements si fréquents ? Les entraîneurs sérieux ont l'habitude de dire qu'il est impossible de faire du bon travail en une ou deux saisons.

Guttmann est d'un avis diamétralement opposé et l'avoue ingénument :

« **J'ai décidé depuis longtemps de ne jamais rester deux années de suite dans un club. Pour deux raisons : 1° Quand j'arrive il se crée un mouvement joyeux, je me livre à de nouvelles expériences, tout le monde est ravi ; 2° Au bout d'un an, le succès est là. Si mon équipe remporte le Championnat, à quoi bon rester, puisqu'elle ne peut rien faire de mieux la saison suivante ?** »

Cependant, il est à Benfica depuis deux saisons.

« **C'est vrai. J'ai signé exceptionnellement un contrat de deux ans à Benfica parce que je ne croyais pas qu'il gagnerait le Championnat la première année. Je ne voulais pas travailler pendant une saison et laisser mon successeur profiter de mon travail. Si j'avais su je n'aurais signé que pour un an !** »

Mais Guttmann n'a pas fini sur ce point. Une espèce de regret lui vient. Il a cette image :

« **Quand un immeuble commence à se construire, il n'est pas encore bien enfoncé dans le terrain. Si un coup de vent survient, il emporte tout. Mais deux ans après, l'immeuble est bien enfoncé et solidement bâti. En le voyant, on n'a plus envie de le quitter...** »

Je ne sais pas pourquoi le nom du Real Madrid passe alors dans la conversation. Il est question de ses cinq victoires consécutives en Coupe d'Europe. Bela Guttmann, l'entraîneur d'une année, n'a qu'un mot qu'il répète deux ou trois fois d'un air songeur :

« **Fantastique... Absolument fantastique.** »

Il ne veut pas révéler le "système Benfica"

« Quel est votre secret, Bela Guttmann, pour réussir partout où vous passez ? «

Il réfléchit un peu cette fois. Pour mettre de l'ordre dans ses idées et aussi sans doute pour ne dire que ce qu'il veut bien dire. Voilà.

« **Premièrement, je crois que je suis un bon psychologue. J'ai été professeur de danse, vous le savez. J'en ai gardé l'art d'adapter, d'harmoniser le caractère et la physiologie de chaque individu. Quand j'arrive dans un club, j'étudie longuement les conditions de vie des joueurs et du club. Un bon psychologue est celui qui sait tirer le meilleur parti de chaque nature. Ensuite, je m'efforce d'im-**

EVARISTO

sure de sa personnalité, intelligente, sérieuse et même pleine de délicatesse :

« **En définitive, je suis très heureux d'être venu en Europe, car cette étape de ma vie a incontestablement aidé à mon épanouissement. L'Europe a bien des avantages sur l'Amérique du Sud, sur le plan culturel notamment. Mais en ce qui concerne le football, c'est autre chose. Voyez-vous, au Brésil, c'est encore un sport où l'on s'amuse, presque un art. En Europe, c'est un dur travail, un « hard labour » comme disent les Anglais. Je n'ai jamais pu m'y faire et j'ai acquis la certitude que je ne m'adapterai plus maintenant. Tenez, le public aussi n'est pas comparable à celui du Brésil. Il ne vient pas comme chez nous voir et apprécier un match de football ; il se rend au stade uniquement dans l'espoir que son équipe triomphera. Un peu comme au cinéma vous n'alliez voir qu'un acteur au lieu d'apprécier un film. Avec cette différence que lorsque la bande n'est pas bonne, le public ne menace pas de mettre le feu à la salle, comme c'est parfois le cas au stade.** »

Kocsis et Evaristo

Evaristo est lancé sur un sujet qui le passionne et qu'il connaît bien :

« **A partir de ces principes, tout s'enchaîne : en Europe on joue d'abord pour ne pas perdre et cet état d'esprit se reflète sur le terrain. Je me souviens qu'une fois, avec Flamengo, nous avions perdu un match par 12 à 5. Eh bien, personne ne songeait à formuler de reproches, envers notre**

planter mes propres idées, d'apporter quelque chose. J'ai créé par exemple le « système Benfica » dont je ne vous dirai rien parce qu'il est trop tôt et parce que c'est mon secret.

Enfin, j'ai un principe qui est de faire jouer à chaque équipe le jeu le plus simple du monde. L'entraîneur ne doit pas être qu'un psychologue, il doit être aussi un démonstrateur. Il doit montrer aux joueurs comment on effectue une tête, un amorti, etc. Il faut répéter cela sans cesse, sur le terrain même.

On ne peut pas demander à un joueur quelconque de faire aussi bien que Pelé, Puskas ou Di Stefano. En France, par exemple, il n'y a guère qu'à Kopa et à trois ou quatre joueurs qu'on pourra demander de pratiquer un jeu absolument dépouillé, classique. Des autres, on n'exigera que peu de choses. Mais on l'exigera complètement. Chaque footballeur sait faire quelque chose. Il faut qu'il le fasse bien.

— Quelle est la qualité la plus importante chez un entraîneur ?

— **On ne peut pas la séparer des autres. Il a besoin d'avoir de la chance. Mais cela n'est pas suffisant. Il doit savoir lutter et travailler. Un technicien complet doit posséder aussi l'autorité et la psychologie. Et avant tout il doit avoir un lourd bagage d'expérience. Celui que j'ai.**

La petite et la grande valise

— Quel est l'âge idéal d'un entraîneur ?

— **Personnellement, je ne crois pas qu'on puisse réussir comme entraîneur avant 35 ans. Si un joueur interrompt sa carrière à 28 ans et se présente comme entraîneur dans un club, il arrivera avec une toute petite valise et les joueurs le recevront mal. Mais s'il arrive avec une grande valise, bien chargé, alors les joueurs s'écrieront : « Oh ! là, là, quel grand professeur nous arrive ! », et la partie sera déjà gagnée. »**

Si l'on imaginait l'entraîneur idéal, réussirait-il mieux en Europe ou en Amérique du Sud ?

« **Cela n'est pas comparable** (dit Guttmann), **car il est beaucoup plus facile d'être entraîneur en Amérique du Sud qu'en Europe. Au Brésil, par exemple, il y a des millions de joueurs. En Europe, on en rencontre rarement. Au Brésil, les gosses de seize ans jouent déjà comme les cracks. En Europe, les enfants ne sont pas doués. Je n'ai jamais éprouvé en Europe — et pourtant je suis d'origine hongroise — l'allégresse que j'ai éprouvée en Amérique du Sud devant l'extraordinaire richesse du football.**

— Et à Benfica ?

— **Il manque encore beaucoup de choses. Les joueurs n'ont pas encore appris et digéré tout ce que je leur ai enseigné. Seuls les génies n'oublient jamais, car ils ont des idées géniales. Mais ici même les génies sont oublieux ! »**

L'entraîneur : un chef d'orchestre

Guttmann sourit. Il connaît les limites des joueurs qu'il entraîne. Il redevient sérieux lorsque je lui demande :

« Quel est d'après vous l'importance du rôle de l'entraîneur ? Est-il vrai que l'entraîneur ne vaut que ce que valent ses joueurs ?

— **On peut dire aussi bien le contraire. C'est comme pour un orchestre symphonique. La différence est considérable lorsque c'est Toscanini qui le dirige ou lorsque c'est un chef médiocre. Les musiciens eux-mêmes le reconnaissent. »**

Que pense Guttmann des autres entraîneurs célèbres, d'Herrera par exemple.

Il se garde bien de répondre directement.

Il dit : « **Je n'ai que peu de contacts avec mes confrères entraîneurs. J'ai quelques amis parmi eux, mais quand ils m'écrivent ils ne me parlent pas de problèmes techniques. J'ai souvent remarqué que j'apprenais davantage au contact de techniciens obscurs. Les autres ne se livrent pas. Ce que je sais d'eux je l'apprends en lisant les journaux.**

— Quelles sont les qualités essentielles du footballeur ?

— **Il est difficile de répondre à cette question. Je n'ai jamais rencontré un footballeur qui ait toutes les qualités.**

— Herrera insiste sur l'engagement physique. Batteux sur la précision technique. Et vous ?

— **Moi, je place la qualité suprême dans le cerveau du footballeur. Le plus grand joueur est celui qui sait le mieux ce qu'il doit faire de sa balle. Entre les Brésiliens et les Allemands, je préfère les Brésiliens. »**

"Si je connaissais l'entraîneur de Benfica..."

Pour finir, nous avons encore parlé de Benfica.

Quand je lui ai demandé s'il trouvait que la carrière du club portugais en Coupe d'Europe était normale et méritée, il a répondu :

« **Méritée, oui ; normale, non. Benfica a donné son « supermaximum » pour parvenir en finale. »**

Et il a eu ce mot qui en dit long :

« **C'est un miracle d'être arrivé là. Si c'était un autre entraîneur que moi qui dirige Benfica, je lui tirerais mon chapeau ! »**

Guttmann, en s'adressant à lui-même ce compliment, n'a pas eu l'air gêné le moins du monde. On eût dit un vieux sorcier de tribu indienne, tranquille et courtois, mais parfaitement conscient d'avoir à lui seul gagné une difficile bataille.

Une bataille de plus pour Bela Guttmann, ce général toujours victorieux, mais condamné à changer éternellement de troupes. — J. F.

Guttmann : malin et clairvoyant, il espère amener la Coupe d'Europe à Lisbonne.

gardien de but, bien au contraire, nous étions heureux d'avoir trompé cinq fois le goal adverse. C'est toute la différence... Il y a aussi la condition du football professionnel qui ne me plaît guère en Europe. L'importance du résultat est telle que le joueur n'est pas un homme libre. C'est un esclave au sens philosophique du terme, à moins qu'il ne soit très intelligent, ce qui malheureusement est assez rare. Il est vrai que je suis peut-être tombé dans un club un peu spécial. Car Barcelone est très curieux aussi bien de par son organisation qu'en fonction du caractère des Catalans.

En outre, sur le plan technique, la greffe hongroise ne me paraît pas des plus heureuses. Passe encore pour Kubala qui, depuis le temps qu'il joue à Barcelone, est presque aussi Espagnol que Magyar. Mais Csibor et Kocsis ne se sont jamais intégrés à notre équipe. Avec Kocsis par exemple, rien ou presque ne marche tous les deux. Et pourtant je lui dis vingt mille fois (sic) **pendant un match : « Travaillons en une-deux, tu sais que je suis rapide, essayons de profiter de cette vitesse ». Mais il n'y a rien à faire. C'est toute la différence qu'il y a entre lui et Puskas. En outre, Puskas est le seul Hongrois au Real et il a tout fait pour s'hispaniser au maximum. Kocsis non... C'est une des raisons principales de la réussite de Puskas avec Di Stefano. Les deux joueurs s'entendent, même si les deux hommes sont très différents. Il est vrai également que la direction du club madrilène n'est pas comparable à celle du club de Barcelone. »**

Curieuse est cette antinomie catalane symbolisée par ces deux joueurs prestigieux que sont Kocsis et Evaristo qui tous deux ont des raisons impérieuses de triompher à Berne.

Pour Kocsis, Berne est le plus douloureux souvenir de sa carrière. **On se souvient que c'est dans la capitale fédérale helvétique que la glorieuse équipe de Hongrie, archi-favorite de la Coupe du monde 1954, la perdit contre l'Allemagne.**

Sept ans après, Kocsis, qui a perdu la Coupe du monde et sa nationalité hongroise, essaiera de prendre sa revanche à l'échelon des clubs européens sous le maillot espagnol. Sept ans d'expérience supplémentaire lui auront peut-être appris les vertus du jeu collectif et son impérieuse nécessité dans l'intérêt de chacun. Evaristo quant à lui est prêt à unir ses efforts à ceux du Magyar pour remporter la grande épreuve avant de repartir pour le Brésil. Ce qui sera chose faite à la fin de la saison.

A Rio, il terminera ses études de droit et sera avocat dans quelques années. Le coquet compte en banque qu'il possède, ajouté à l'héritage de sa grand-mère récemment décédée, lui permettent d'envisager son avenir avec sérénité.

Seuls le Real Madrid où... le R.C. Paris seraient en mesure de le faire revenir sur sa décision. Mais le Real affiche « complet » et le Racing ne peut utiliser des joueurs étrangers (à l'heure actuelle du moins). Dommage pour Paris et aussi pour Evaristo qui voudrait tant connaître notre capitale.

Plus tard, dans quelques années, le footballeur cédera définitivement la place à l'avocat, mais il est certain que Me de Macedo plaidera toujours la même cause... qu'Evaristo : celle du football intelligent, offensif, joyeux.

Le véritable football en somme... — R. V.

Toute la famille Evaristo lit avec beaucoup d'intérêt « Football Magazine ».

Jour de gloire pour les « Spurs » de Tottenham qui n'oublieront pas leur doublé Coupe-Championnat 1961.

La revanche de Berne

MERCREDI 3 MAI. — En suivant à la télévision, cet après-midi, la demi-finale de Coupe d'Europe Barcelone-Hambourg, je me suis demandé si la valeur de l'équipe allemande et de sa vedette Uwe Seeler n'a pas été précédemment surfaite *urbi et orbi* ? Du bon football germanique modèle courant, essentiellement appuyé sur les ressources athlétiques, et pouvant faire illusion lorsque celles-ci parviennent à être exploitées au maximum.

Mais le « survoltage exceptionnel » n'est pas toujours aussi exact aux rendez-vous qu'il le fut naguère à celui du onze allemand, victorieux en Coupe du Monde... Sans compter que ce dernier était tout de même emmené par un certain Fritz Walter, un type de chef d'attaque dont on n'a point tiré, depuis lors, des dizaines d'exemplaires, pas plus en Allemagne qu'ailleurs !

J'évoquais cette finale bernoise de juillet 54 en voyant sur le petit écran une équipe barcelonaise nullement irrésistible pourtant, et passablement hétérogène, dominer d'une classe la lourde machine hambourgeoise qui ne parvenait point à s'ébranler.

Car Barcelone 61, n'est-ce pas — en attaque tout au moins — un peu des vestiges de la prestigieuse équipe hongroise de l'époque, qui rata ce jour-là son apothéose officielle devant les troupes enflammées de Fritz Walter ? Zoltan Czibor a toujours son violon tzigane au bout du pied, mais les cordes et l'archet en sont sensiblement défraîchis ; sept années ont passé, aussi, sur la tête d'or de Kocsis Sandor. Et je ne parle pas de Kubala qui, en ce temps-là, n'était déjà plus Hongrois, mais point encore Espagnol !

Sept ans après, nous allons retourner à Berne avec Czibor et Kocsis. Avec surtout, pour certains d'entre nous, la nostalgie de cet incomparable football magyar dont la musique chante encore en nos cœurs. Avec Kocsis et Czibor, mais sans Ferenc Puskas, cet autre grand vaincu de 54. Sans Puskas, ni Di Stefano, ni Gento ; sans le grand Real, dont l'ombre planera, mercredi 31, sur le vieux stade Wankdorf...

Folie viennoise

VENDREDI 5 MAI. — Mais, voyez-vous comme il est malaisé de pénétrer les secrets desseins du football ! Alors qu'on eût pu s'attendre à ce que cette troisième confrontation germano-espagnole fût passionnée, volcanique, elle fut de tout repos ; et c'est à Vienne, où les jeux étaient pourtant pratiquement faits, qu'a soufflé la tempête, que dis-je... la tornade !

A vouloir tenter coûte que coûte l'impossible redressement devant ceux de Benfica, les joueurs du Rapid et leur public ont vu rouge. En diverses occasions déjà, j'avais relevé l'implacable chauvinisme de cette foule viennoise, l'une des plus farouchement, aveuglément partisanes qui soient. Je me souviens notamment de ce match qu'avait joué, en décembre 45, au Prater, notre équipe de France de l'immédiat après-guerre, au lendemain d'un voyage aérien aux multiples et mémorables péripéties.

Elle y fut battue 4-1, après un début prometteur qui avait vu Bongiorni ouvrir le score dès les premières minutes. Mais ce joli but de notre cher Milo avait été accueilli par un si glacial silence de la foule qu'il passa totalement inaperçu aux yeux du président de la fédération française, alors occupé à échanger quelques mots avec son voisin de tribune. Et j'entends encore M. Jules Rimet, au vestiaire, après le match, dire paternellement à Darui, Bastien, Jordan et autres Ben Barek : « C'est égal, mes enfants, vous ne méritiez pas ce cruel 4-0... »

J'entends encore les sifflets et autres manifestations de dépit, de colère mal contenue, qui orchestrèrent, voilà quatorze mois, fin mars 60, la plaisante exhibition de notre onze tricolore, et les quatre buts marqués en seconde mi-temps par Marcel, Rahis, Heutte et Kopa. Je revois toujours ces six policiers viennois hauts en couleur et forts en gueule qui, assis non loin de moi, tout en haut de la tribune, mêlaient leurs vociférations passionnées à celles d'une foule hostile, ne pardonnant pas à l'adversaire d'oser battre ses nationaux.

Mais cette fois, les policiers du Prater ont eu à se manifester d'une façon malheureusement plus directe : transformée en arène sanglante, cette pelouse célèbre, qu'avait foulée naguère l'inoubliable « wunderteam », a été hier misérablement profanée par des scènes de violence et de sauvagerie qui sont la honte du football et nous font trembler pour lui...

O Vienne de Mozart, de Schubert et de Johann Strauss... Vienne de Schall et de Sindelar... Vienne si suave et souriante de nos jeunes années : est-ce possible ?

De Wembley à Colombes

LUNDI 8 MAI. — Peut-on comparer deux finales de Coupe vues à vingt-quatre heures d'intervalle, la première sur le petit écran de la TV, l'autre, si je puis dire... « en chair et en os » ? Il faut, je crois, se défier, en ce qui concerne les sports donnant lieu à des contacts athlétiques directs, autrement dit à des luttes d'homme à homme, des impressions laissées par la télé, car si cette dernière nous transmet fidèlement les images, elle ne saurait traduire le relief, la densité de l'action ; elle nous cache la puissance, l'efficacité des chocs, la force et la justesse de frappe.

Je me rappelle avoir été très désillusionné, certain soir, après avoir suivi un combat de boxe à la télévision, d'entendre déclaré battu celui des deux pugilistes m'ayant semblé le plus brillant. Comme je m'en ouvrais le lendemain à l'un de mes camarades spécialisés qui, lui, avait suivi le match au bord du ring, il me répondit : « Détrompe-toi, le verdict était parfaitement juste. Les coups de ton favori ne portaient pas, la plupart, même, n'ont fait que frôler l'objectif ! »

Les spectateurs qui ont suivi les deux finales à la télé ont pu être l'objet de la même illusion. Au match de samedi, à Wembley, beaucoup d'entre eux ont préféré celui du lendemain à Colombes : ils l'ont trouvé plus clair, plus varié, plus télégénique, en somme.

Cela oui, peut-être. Et c'est déjà une note très flatteuse pour Sedan et Nîmes que d'avoir suscité chez des millions de téléspectateurs une impression, une comparaison favorables. Je crois néan-

LA MAISON DES TRICOLORES

Ce bungalow tout blanc, moderne et accueillant, d'où l'on domine la Méditerranée, a été inauguré le mois dernier. Il s'agit de la Maison des Internationaux français, bâtie aux Issambres et qui accueillera les anciens et les nouveaux footballeurs français ayant besoin de repos. Une heureuse initiative de Louis Finot et de ses camarades.

D'EUROPE, CALME-TOI !

moins ces dernières assez superficielles. Car, même si Tottenham, l'équipe (anglaise) du siècle, vaut infiniment mieux que sa production de samedi, et aussi aride qu'ait pu apparaître le match de Wembley, la qualité pure de celui-ci, son rythme, son intensité, sa vigueur d'engagement m'ont paru sensiblement supérieurs.

Et puis, ce que, de toute manière, le petit écran ne peut dissimuler, c'est que si la passe à l'adversaire constitue là-bas une « erreur », elle est ici une « habitude ». Il met aussi en lumière une nuance fondamentale, vieille comme le football que les Anglais nous ont enseigné : les joueurs français, dans leur immense majorité, continuent, au fil des générations, à « porter » la balle en regardant leurs pieds. Les Anglais, eux, « jouent » le ballon... en regardant le jeu.

La télévision est un remarquable instrument de propagande pour le sport en général et le football en particulier. Les rituelles discussions de coup sur les mérites des équipes et des joueurs ne sont plus, désormais, l'apanage des habitués des stades ni des supporters à tous crins. Toute la France, hier soir, parlait ballon, peu ou prou. Puisse la TV étendre son rayonnement plus loin encore, et à des fins plus directement utilitaires : constituer une vivante leçon de choses pour les plus jeunes de ses fervents. Montrer à nos footballeurs de demain ce que, sur un terrain, il faut faire et ne point faire !

Autre remarque, d'ordre plus... sentimental. A Wembley, c'est l'annuelle grande fête de tout le football, et pas seulement celle des triomphateurs du jour. Les vaincus sont, eux aussi, à l'honneur. A la suite de Danny Blanchflower et de ses « Spurs » victorieux, les onze hommes de Leicester eurent, samedi, l'insigne et traditionnel privilège de défiler à leur tour dans la tribune royale pour y recevoir la médaille des finalistes. Et puis, on les vit aller former une haie d'honneur à la sortie du terrain, où ils attendirent patiemment, gentiment, leurs heureux rivaux, au passage desquels, un peu plus tard, toutes les mains se tendirent.

Ici, à Colombes, dès que l'arbitre a donné son ultime coup de sifflet, les vaincus — hormis leur capitaine — s'engouffrent, les mains vides, dans le tunnel des vestiaires, comme pour y cacher leur amertume. Comme pour se faire oublier au plus vite. Comme si c'était une honte d'avoir perdu la Coupe.

Il n'est point jusque dans ses plus nobles et vieilles traditions que le football d'Angleterre puisse toujours nous en apprendre.

Durant cette finale de Colombes, qui eut d'ailleurs bien des côtés attachants, me revenait à l'esprit un souvenir... assez lointain déjà. C'était à Orléans, début juillet 48. Nos footballeurs amateurs présélectionnés pour le tournoi olympique de Londres y rencontraient l'équipe de La Chaux-de-Fonds, qui venait alors d'enlever la Coupe de Suisse. Il y avait là, parmi d'autres, André Strappe, Lazare Gianessi, Gaby Robert, Krug, Palluch, des garçons qui devaient, plus tard, se faire un nom dans le football professionnel.

Il y avait aussi un petit demi tout frêle, tout blond, dont le talent et la vision du jeu étincelèrent à flamme continue au cours des quarante-cinq minutes qu'il passa sur le terrain, et durant lesquelles nos amateurs marquèrent quatre buts à leurs rivaux helvétiques.

« D'où vient donc ce garçon-là ? demandai-je aux sélectionneurs, après le match... Quelle classe ! Vous l'emmenez à Londres, bien sûr...

— Vous croyez ? me fut-il répondu... Nous, on le trouve un peu tendre... Et puis, vous savez, les cheveux très blonds, sur un terrain, ça fait souvent illusion ! »

Et c'est peut-être parce que le Cherbourgeois Marcel Mouchel, qui avait alors 21 ans, n'alla point à Londres en juillet 48 avec Strappe, Gianessi et compagnie, qu'il demeura alors, et si longtemps encore par la suite, dans les rangs amateurs anonymes. Et qu'on vit seulement bien plus tard — la trentaine passée — sous un maillot professionnel, le meilleur homme de cette finale de Coupe 61, l'un des tout premiers joueurs qu'ait jamais produit le football français.

La corrida du Parc

DIMANCHE SOIR 14 MAI. — Ouf ! Quelle journée... Ce matin, une heure sous les frondaisons du Lys-Chantilly, en compagnie des hommes de Pibarot, tandis que ce dernier met sévèrement à l'épreuve le pied droit d'Ujlaki. Jouera ? Jouera pas ? « Des matches comme celui-ci, il faut se forcer à les faire, même si on a mal », déclare finalement « Monsieur Joseph », sur un ton décidé, n'admettant pas d'objection et qui suffit à m'édifier sur les dispositions d'ensemble du Racing !

Allons maintenant tâter celles de Monaco. La route serpentine des bords de l'Oise, puis la forêt sangermanoise, et me voici au Pavillon Henri-IV, jouxtant la célèbre terrasse, sur les lieux mêmes où, voilà quelque trois centvingt ans, naquit le Roi-Soleil, et où les Nîmois, il y a une semaine, passèrent leur veille d'armes ! Mais là, pas l'ombre d'un Monégasque : à l'enseigne du bon roi Henri, ils ont préféré, me dit-on, celle de Louis XIV. Soi-même ! Faisons donc demi-tour vers l'autre bout de la ville... Mais bernique ! c'est à croire qu'en fin de cette éclatante matinée dominicale, tous les véhicules immatriculés 75 se sont donné rendez-vous au beau milieu de Saint-Germain, avant de s'égailler vers les ombrages avoisinants. Inutile d'affronter l'embouteillage monstre préludant aux piqueniques familiaux, ce serait risquer d'atteindre la résidence des Monégasques alors que ceux-ci seront déjà sur le chemin du Parc des Princes, que, prudemment, je décide de rallier sans tarder !

J'y arrive vers 12 h. 30, tandis que se déchaînent les premières vagues de l'assaut populaire : ça promet pour tout à l'heure... Déjà, le restaurant, sous les tribunes, est bondé, Philippe Lemaire et son ami Max Conchy, l'ancien arrière marseillais, m'offrent aimablement de partager leur table, cependant qu'au bar, l'arbitre rouennais Lequesne, qui doit diriger le « match au sommet », déguste tranquillement son café.

Mais oui, tranquillement, et pourtant, écoutez bien : Lequesne me confie, avec toutes les précautions d'usage, avoir reçu hier une lettre, dont l'auteur « lui fera son affaire après la partie s'il n'aide pas Monaco à battre ces vilains capitalistes du Racing qui ont renvoyé Mahjoub et Tibari... » (sic). En guise de signature, un pistolet vengeur. Brr...

Eh bien ! Monaco a perdu, mais — Dieu merci en cette semaine du plastic — nul explosif n'a été déposé, après le match, dans le vestiaire du corps arbitral. Et si Lequesne a tout de même eu chaud, c'est surtout parce que les deux équipes — avec un sérieux coup de pouce du public ! — ont fait monter jusqu'à ébullition, sur le terrain, la température déjà fort appréciable de ce beau dimanche de mai.

Fort heureusement, le feu n'a point gagné les poudres, de sinistre manière, comme dix jours plus tôt à Vienne. Ici, l'on sait tout de même respecter la mesure et se contenir à temps, même si l'enjeu vous met les nerfs en pelote et interdit les cadeaux.

Et, à tout prendre, je préfère une rude rencontre d'intensité comme celle-là — aussi condamnables qu'aient été ses quelques excès de violence — aux débats insipides et soporifiques qu'on nous sert trop souvent...

Je préfère le Racing de cet après-midi sous son aspect inébranlable d'équipe de combat, à ce tendre, sommeillant et inconsistant Racing, semant généreusement les points faciles sur cette même pelouse du Parc, ou s'y faisant copieusement malmener — même en match amical ! — par Arsenal...

Un Racing-Monaco qui fut volcanique. Biancheri, Roy, Marche et Sénac n'ont pas l'air d'accord.

Pauvres recettes

LUNDI 22 MAI. — Avec Stade-Sedan, hier, nous étions ramenés à la cadence et au volume plus courants du football français. Non pas que ce match-là ait été franchement mauvais, ni ennuyeux, mais, comparativement à celui du dimanche précédent, il eut tout de même un aspect passablement dilué. Et, sans diminuer les méritoires efforts stadistes devant un Sedan... ayant perdu sa belle prestance de « vainqueur de Coupe », il est certain que le gentil rythme « junior » d'une rencontre comme celle-ci ne fait pas le poids, comme on dit...

Au demeurant, l'intensité, la plénitude d'un Racing-Monaco n'ont-elles pas été si exceptionnelles (eu égard au train normal de notre championnat) qu'elles n'aient point permis au Racing de récupérer totalement, en quatre jours ? Indépendamment de l'absence d'Ujlaki, le Racing était, jeudi soir, à Toulouse — où il a peut-être perdu le championnat — une équipe encore marquée par ses efforts du dimanche précédent : ceci peut indiquer que même nos meilleures formations demeurent insuffisamment aguerries au rythme élevé de l'élite du football international contemporain, tout au moins pour supporter celui-ci constamment et... impunément. C'est peut-être dans ce sens que devrait désormais être orienté l'effort de nos entraîneurs.

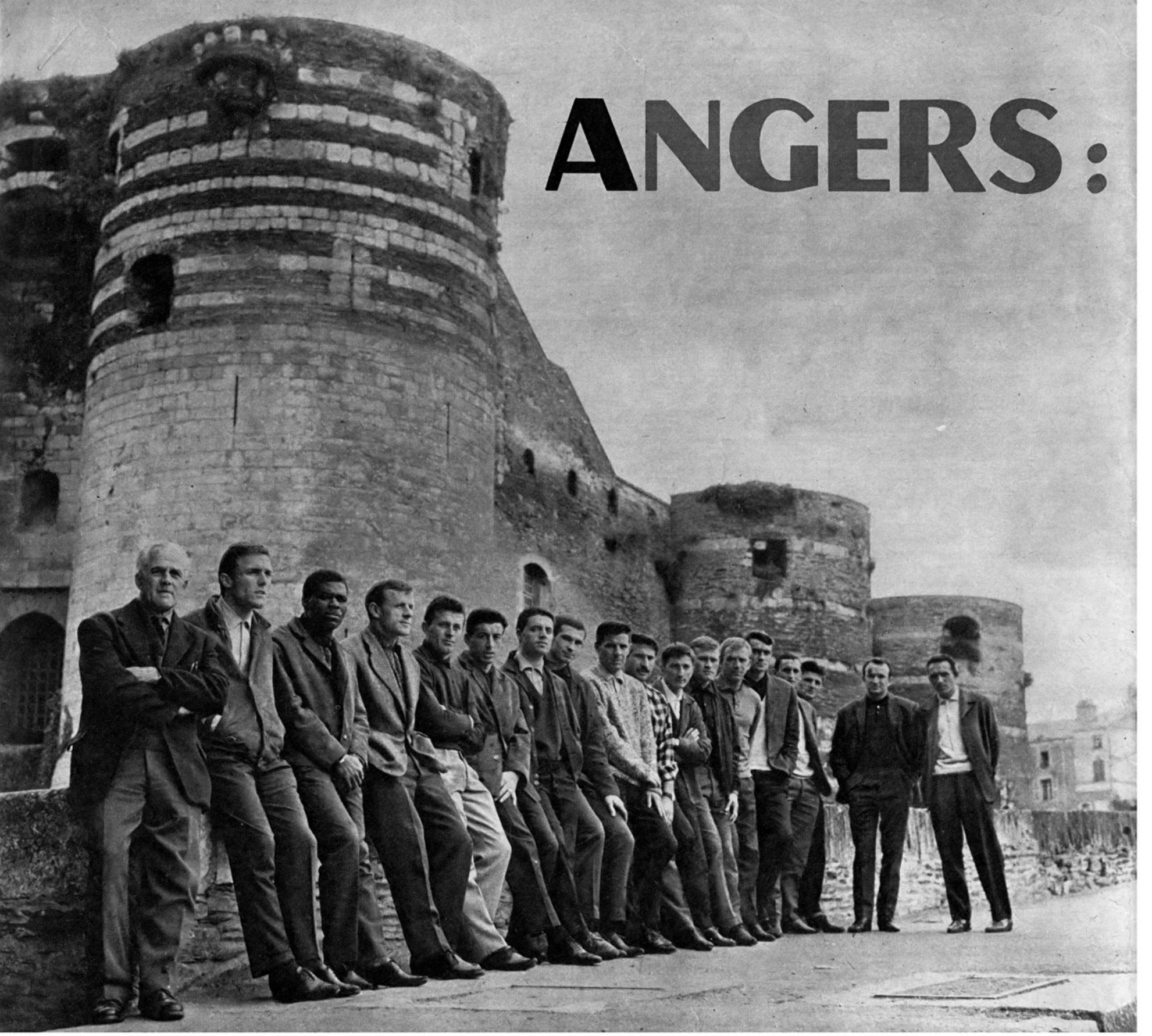
A moins, bien sûr, que nos équipes pros (et leurs effectifs restreints) soient décidément incapables de mener à bien, à un diapason authentiquement professionnel, une saison officielle de dix mois pleins... ce qui peut d'ailleurs apporter de l'eau au moulin du projet Herzog (limitation des saisons officielles) !

A propos de celui-ci, je note que la réunion de jeudi dernier entre le haut-commissaire aux Sports et les représentants du football a donné lieu à un simple échange de vues préliminaire. Mais je relève également avec effroi les affluences de cette antépénultième journée du championnat de première division, qui s'est échelonnée de jeudi à hier. Lisez bien :

52.680 spectateurs pour dix matches, soit un peu plus de 5.000 par rencontres, six d'entre elles n'ayant pas atteint cette très faible moyenne, et une seule (Toulouse-Racing, jouée vendredi soir) ayant attiré plus de dix mille personnes ! Je sais bien que les fêtes de Pentecôte n'ont pas contribué à atténuer cette grande misère des affluences, et... je ne parle pas de la deuxième division (134 spectateurs pour Alès-Forbach !)

Mais on ne m'enlèvera tout de même pas de l'idée que si un championnat de première division sur lequel une noble et totale incertitude plane jusqu'à ses ultimes journées n'arrive pas à passionner davantage les foules, c'est sans doute que l'étendue et... la qualité d'ensemble du spectacle ont bigrement besoin d'être revues et corrigées. Les clubs eux-mêmes ne peuvent pas — recettes dérisoires à l'appui — ne point en avoir conscience !

ANGERS :



Le célèbre château du roi René symbolise la pérennité de l'équipe du S.C.O., rempart du football angevin.

ANGERS, ville de 110.000 habitants. Possède de nombreuses richesses artistiques. Ancien château fort du roi René. Abrite les plus célèbres tapisseries du monde : la série de l'Apocalypse. C'est aussi la ville des fleurs et des jardins. La douceur du climat chanté par du Bellay a permis le développement de l'horticulture, de la culture maraîchère et grainière, et surtout la production du célèbre vin d'Anjou.

L'équipe du S.C.O. est certainement moins « fruitée », mais elle s'est fort honorablement comportée cette saison, son classement le prouve. Nous vous présentons donc « le S.C.O., club tranquille » de cette douce région, ce club qui a joué les 17 premiers matches de Championnat avec la même équipe.

● En l'absence du président M. Samain, pouvez-vous, Monsieur Trimaille, secrétaire du S.C.O., retracer pour les lecteurs de « Football Magazine » l'histoire du club ?

M. TRIMAILLE. — C'est à la fin de 1919 que, sous les auspices du Crédit de l'Ouest, fut créée une association sportive qui prit le nom de Sporting Club de l'Ouest, club omnisports amateur. Il eut, selon les temps et les événements, une sérieuse notoriété nationale grâce à ses sections de natation, de rugby, d'athlétisme, de hockey. Le football ne vint que plus tard, en 1929, lorsque le S.C.O. absorba un petit club corporatif local.

Le président de l'époque, le colonel Bertin, qui fut un homme très dynamique et très tenace, fit progresser le club à grands pas et, à la fin de 1931, le S.C.O. était champion de division d'honneur, et admis à participer au Championnat de France. En 1943 (tournoi Nord), il remporta le Championnat de France Amateurs en battant Besançon en finale au stade de Saint-Ouen. En 1945, le S.C.O. fut admis dans le Groupement des Clubs Autorisés. Il évolua en division II jusqu'en 1956, année où il franchit le cap qui le séparait de la division I. La saison suivante, en 1957, il joua la finale de la Coupe de France et s'inclina devant Toulouse. En 1958, il terminait second du Championnat derrière Reims, et à égalité de points avec Nîmes et Monaco.

● Comment en êtes-vous venu au professionalisme ?

Dr KERJEAN. — Il y eut à Angers un certain engouement à la suite du succès de notre équipe amateur en Championnat de France. Nous avons donc décidé de passer au professionalisme en conservant la plupart des éléments de l'équipe amateur, et en la renforçant par 3 ou 4 joueurs venus de l'extérieur. Pour la première saison, nous avons

Un reportage de MARCEL GILLOT - Photos de ROGER KRIEGER

LA DOUCEUR DE VIVRE...

L'etang, la pêche, la chasse : Stéphane Bruey apprecie vraiment la douceur angevine.

L'état-major du S.C.O. (presque) au grand complet (le Président Samain était absent). De g. à dr. assis : Bill Groenke, Dr Kerjean, MM. Doizé (trésorier et âme du club) et Puentés (vice-président). Debout, de g. à dr. : MM. Martin, Mary, Marsac, Trimaille, Michlovsky, Lodé et Albert.

terminé 3e à 2 points d'Alès, et cela nous a encouragé à continuer.

● **Pouvez-vous définir l'équipe actuelle du S.C.O. ?**

MICHLOVSKY. — L'ensemble est solide dans toutes ses lignes, si l'on considère les moyens dont nous disposons. Je compte sur tout le monde. Il n'y a pas de vedettes chez nous, mais pourtant je reconnais qu'il faut des individualités dans une équipe. On ne peut pas dire que le S.C.O. ait un style particulier, je m'efforce de lui en donner un. C'est toujours difficile à acquérir et cela ne se fait pas en trois jours. D'ailleurs, en France, il y a le style rémois et je crois que c'est à peu près tout. Nous essayons surtout de faire du beau football.

Dr KERJEAN. — On peut même dire que cette maturité s'exprime dans le fait qu'Angers obtient maintenant d'excellents résultats à l'extérieur.

● **Est-ce que les joueurs travaillent ?**

M. DOIZÉ. — Non. Ils ont tout au plus des occupations, des passe-temps. Pour nous, du moment que le joueur remplit son rôle de footballeur professionnel, le reste ne nous regarde pas.

Le S. C. O. ANGERS

PHOTO ROGER KRIEGER

Au premier rang : PARCHARD, LAMARTINE, WOGNIN, BRUEY, LONCLE, THOMAS, BOURRIGAULT.

Au second rang : DEVIS, KOWALSKI, HNATOW, Célestin OLIVER, LE GALL, ZAETTA, PASQUINI, POIRIER, VOLOVIEC, Karel MICHLOVSKY (entraîneur).

● **Quel est le climat au sein du club ?**

M. DOIZÉ. — Il est parfait. Je ne puis vraiment rien dire de plus. Tout le monde marche la main dans la main. Si le bateau devait couler un jour, tout le monde coulerait ensemble.

● **Comment s'effectue le recrutement ?**

M. DOIZÉ. — Il est avant tout local. Nous puisons dans les rangs de nos amateurs. Pour les autres joueurs, nous nous efforçons de procéder à des échanges plutôt qu'à des acquisitions. Pour les transferts toutefois un Comité technique a été formé, qui comprend le docteur Kerjean, MM. Marsac et Berthon, le directeur sportif M. Bill, et l'entraîneur Michlovsky. Ce Comité se réunit pour étudier les problèmes du renforcement. Il désigne, sur les conseils de Michlovsky des joueurs dont la venue serait souhaitable. Nous entrons en pourparlers avec le club intéressé. A ce moment, ce sont les finances qui jouent. On peut ou on ne peut pas acquérir le joueur visé. Si l'on ne peut pas, nous n'insistons pas.

● **Et ces finances, justement, comment vont-elles ?**

M. DOIZÉ. — Je peux vous certifier qu'elles sont saines. Nous n'avons pas de dettes.

● **Recevez-vous une subvention de la municipalité ?**

M. ALBERT. — Nous n'avons pas reçu de la ville de subventions de fonctionnement depuis l'époque de la montée (5 millions d'anciens francs). Toutefois nous avons eu à deux reprises une indemnité de renforcement votée par le Conseil municipal, une première fois 10 millions et une seconde fois 20 millions, cette année.

● **Avez-vous l'intention de faire un grand effort, de frapper un grand coup ?**

M. DOIZÉ. — Dans l'état actuel du football français, il nous faut avant tout vivre. Le standing d'un club a toujours été fonction de ses finances et des résultats sur le terrain. On réussit ou on ne réussit pas. En ce qui concerne le S.C.O., dans l'avenir, nous n'avons pas de très grands projets à formuler.

● **Quid du stade Bessonneau ?**

M. ALBERT. — Il a été construit en 1920 par les usines Julien Bessonneau. Il a été nommé par la

LES HEURES DE GLOIRE DU S. C. O.

1956 : le S.C.O. prend sa place en Première Division. Au premier rang : Le Gall, Schindlauer, Tison, Biancheri, Loncle. Au second rang : Kowalski, Hnatow, Bourrigault, Sbroglia, Pasquini, Fragassi. L'entraîneur est Michlovsky.

1957 : avec la même équipe, le S.C.O. joue et perd la finale de la Coupe. Au premier rang : Le Gall, Schindlauer, Tison, Biancheri, Loncle. Au second rang : Kowalski, Hnatow, Sbroglia, Bourrigault, Pasquini, Fragassi et Walter Presch (entr.).

LA TÊTE...

Président : Jean SAMAIN, architecte.

Vice-président : Joseph PUENTES, directeur C.G.E.D. à Angers.

Trésorier (et au-delà puisqu'il est même président de l'Entente de l'Ouest) : **Abel DOIZE,** spécialiste du pneu (auto) et ancien rugbyman.

Secrétaire : Robert TRIMAILLE, employé de commerce.

Membres du Comité directeur : Edouard MARSAC, entrepreneur de peinture ; **Roger MASSIGNOUX,** grainetier ; **Auguste BERTHON,** représentant de commerce ; **Antoine MARTIN,** restaurateur et président des supporters ; **Yves KERJEAN,** docteur en médecine ; **Marcel ALBERT,** ingénieur T.P.E.

Délégué de la municipalité : Georges LODE, conseiller municipal.

Directeur sportif : Bill GROENKE. A joué à l'Iris Club de Lambersart, au F.C. Mulhouse, à l'A.S. Strasbourg et au F.C. Sarrebrück. Au S.C.O. depuis 1952. Doit quitter Angers à la fin de la saison.

...ET LES JAMBES

BOURRIGAULT Claude (demi), né le 28-1-1932 à Macé (Maine-et-Loire). 1 m. 71, 62 kg. Bonne technique, clairvoyant et intelligent. Joueur très régulier.

BRUEY Stéphane (inter), né le 1-12-1932 à Champigny. 1 m. 74, 76 kg. Cinq fois sélectionné en équipe de France et sélectionné pour le Championnat du monde 1958. Travailleur infatigable. Possède un tir remarquable. Il est l'âme de la ligne d'attaque et a le sens du jeu collectif.

DEVIS Robert (gardien de but), né le 2-5-1933 à Bazouges (Mayenne). 1 m. 72, 72 kg. International A et B saison 1960-61. Doué de réflexes étonnants, très souple. Se place fort bien. Très prompt dans ses interventions.

HNATOW Casimir (arrière central), né le 9-11-1929 à Crusnes. 1 m. 72, 69 kg. Trois sélections en équipe de France. Sélectionné pour le Championnat du monde 1958. Calme, plein de sang-froid. Joue avec une aisance et une sûreté remarquables. Mobile et rude aux chocs.

KOWALSKI Wladislav (arrière droit), né le 13-9-1927 à Coutreville (Lorraine). 1 m. 72, 86 kg. Capitaine de l'équipe. Force de la nature. Tempérament généreux et droit. Taillé dans le roc. Ne se décourage jamais.

LAMARTINE Robert (avant centre), né le 15-6-1935 à Decize. 1 m. 69, 68 kg. Ex-joueur de Reims. S'est épanoui cette saison à Angers. Très clairvoyant. Bon technicien, sûr et précis dans ses ouvertures et ses passes. Bon jeu de tête.

LE GALL Alphonse (arrière ou ailier), né le 6-12-1931 à Kernouès (Finistère). 1 m. 72, 70 kg. Joueur rapide, tenace, s'accroche à l'adversaire tout en restant très correct.

LONCLE Marcel (inter gauche), né le 5-1-1936 à Saint-Malo. 1 m. 72, 69 kg. Fut international amateur aux J.O. de Rome. Doué de très grandes qualités. Il possède à la fois coup d'œil et « coup de patte » d'un bon constructeur.

OLIVER Célestin (inter ou demi), né le 12-7-1930 à Mostaganem. 1 m. 73, 72 kg. Cinq fois sélectionné en équipe de France. Sélectionné au Championnat du monde 1958. Joueur plein de sang-froid et de clairvoyance. Bon constructeur. Tireur sec et précis. Il est spécialiste des coups francs et des penalties

PILLARD Joël (ailier gauche), né le 23-7-1933 à Châlons-sur-Marne. 1 m. 68, 68 kg. Joueur rapide, nerveux. Bon dribbleur et réaliste. Très bon jeu de tête. Il était devenu le meilleur buteur de l'équipe avant son accident.

POIRIER Serge (demi), né le 16-11-1932 à Morlaix (Finistère). 1 m. 69, 68 kg. Joueur très consciencieux, élégant et sûr. Parfait coéquipier.

WOGNIN Ignace (ailier droit), né le 28-7-1938 à Abidjan. 1 m. 68, 69 kg. Joueur extrêmement spectaculaire par ses déboulés étonnants et sa rapidité.

ZAETTA Guelso (arrière), né le 20-12-1931 à Piennes. 1 m. 74, 72 kg. Joueur efficace, travailleur, s'accroche toujours à l'ailier adverse.

STAGIAIRES

ABGRALL Jean-Pierre (inter), né le 28-9-1939 à Morlaix.

BERTIN Emile (arrière central), né le 5-8-1939 à Noyant.

CHARRIER Alain (arrière), né le 10-4-41.

DELESTRE Jacques (arrière), né le 5-12-38.

HERVE Bernard (demi), né le 15-6-1941 à Cholet.

PARCHARD Jackie (ailier), né le 1-9-1940 à Angers.

NEAU André (ailier), né le 12-9 1940 à Montreuil.

TALOU Christian (demi), né le 26-5-1941.

THOMAS Jean-Pierre (avant centre), né le 17-12-1938 à Nantes.

WOLOVIECK Claude (gardien de but), né le 29-9-1937 à Laon.

suite stade Jean-Bouin, mais maintenant il appartient à la ville et a repris son nom de Bessonneau.

M. DOIZÉ. — Le stade est, en effet, municipal. Nous avons l'intention de l'agrandir et de construire, entre autres, une nouvelle tribune sous laquelle seront inclus les vestiaires (les actuels sont, en effet, bien vétustes). Il y a longtemps que le projet est en cours mais il n'y a encore rien de fait. J'ai l'impression que nos édiles s'endorment un peu.

M. LODÉ (conseiller municipal). — Les devis sont prêts, j'espère que les travaux vont bientôt démarrer.

● **Et l'éclairage ? Il me semble que le vice-président M. Puentés, qui est orfèvre en la matière de par sa profession, est tout indiqué pour répondre ?**

M. PUENTÉS. — L'éclairage du stade Bessonneau n'est pas mauvais avec ses 120 Kw, pourtant les pylônes manquent de recul. Voyez-vous, il y a une évolution constante dans l'éclairage d'un terrain, et l'on revient actuellement à un éclairement latéral un peu surélevé, un peu au-dessus des tribunes. C'est plus rationnel. Nous allons tenter d'améliorer encore nos installations.

● **Quelle est votre moyenne de spectateurs ?**

M. DOIZÉ. — 4 à 5.000 spectateurs environ, des fidèles, des gens — que nous soyons battus ou victorieux — qui viennent pour applaudir et voir un bon match de football. En ce qui concerne les autres, peut-être s'agit-il un peu de snobisme, suivant le temps, suivant l'équipe que nous recevons (il y avait 22.000 personnes pour voir Reims) et suivant aussi que la télévision vient ou non en concurrence. C'est aux populaires que l'on trouve les spectateurs les plus fidèles. Voyez-vous, la région d'Angers n'est pas assez industrielle. Heureusement qu'il vient des personnes étrangères à la ville. Il en vient même d'Indre-et-Loire, des Deux-Sèvres, de la Vendée, de la Sarthe et de la Vienne. Quant à la Mayenne, c'est un département qui se partage entre le S.C.O. et Rennes.

● **Avez-vous un contingent important de supporters ?**

M. MARTIN. — Nous en avons environ 600 qui payent 1.000 anciens francs par an. Ils reçoivent des places en priorité. Ils participent automatiquement à un tirage au sort qui attribue 2 places par match. Nous avons été 1.100, nous sommes descendus à 180 après la finale de 1957 de la Coupe de France. Actuellement nous remontons à 600. N'oublions pas aussi que les supporters d'Angers ont gagné le Championnat de France des Supporters à égalité avec Valenciennes.

Mais il est évident que pour une région comme celle d'Angers c'est insuffisant. Il est vrai que c'est général en France : maintenant, le dimanche, tout le monde prend sa voiture pour aller se promener.

M. LODÉ. — L'élément féminin joue aussi un rôle : les épouses des spectateurs ne viennent pas toutes aux matches et souvent même elles « rouspètent » quand elles voient partir leur mari.

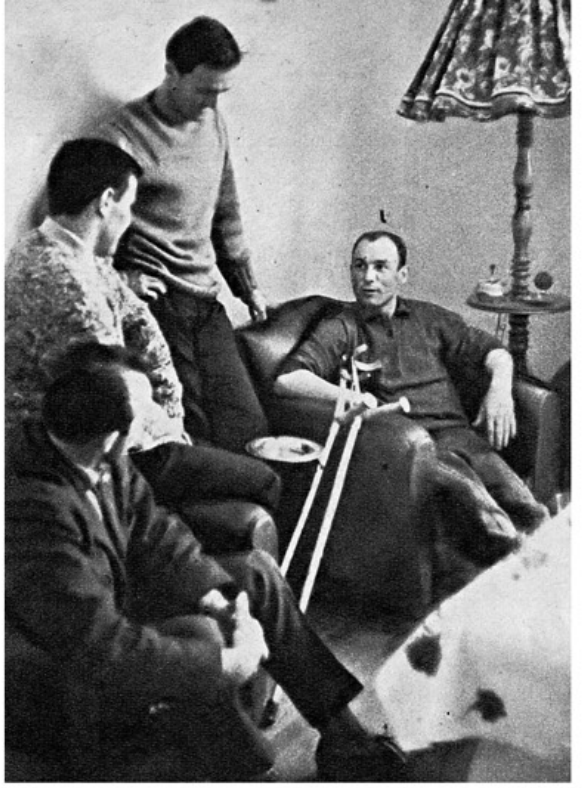
M. ALBERT. — Il faut dire encore que le prix des places est exagéré si l'on tient compte de la qualité du spectacle offert.

M. DOIZÉ. — Si, dans l'avenir, la formule « toute la recette au club recevant » est admise, nous pourrons diminuer le prix d'entrée.

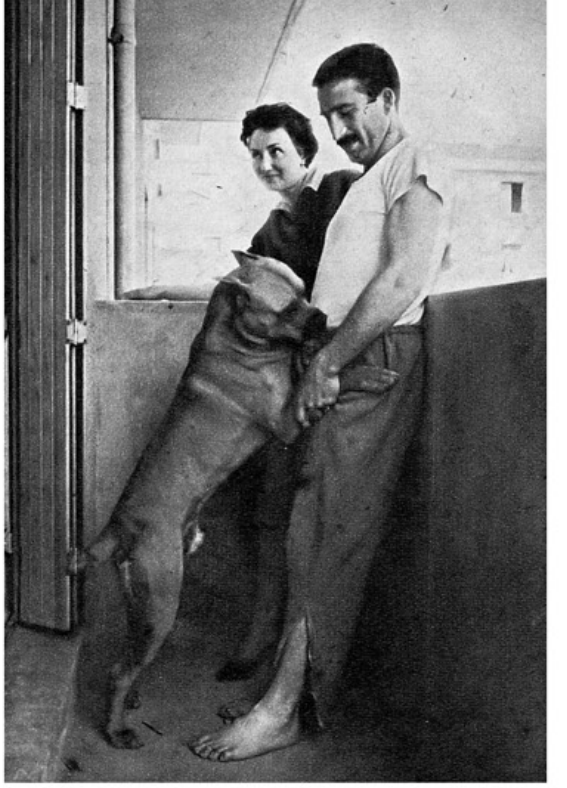
● **Y a-t-il au S.C.O. une école de football ?**

MICHLOVSKY. — Non. Il n'y a pas d'école de football.

M. DOIZÉ. — Toutefois le Conseil général a attribué une indemnité (dérisoire : 100.000 anciens francs) pour des réunions instructives dans le département, en accord avec le Service de la Jeunesse et des Sports qui fixe les lieux et les dates. (Il y a, en moyenne, 10 réunions par an.)



Une visite à Pillard, la grande victime de la saison.



Célestin Oliver, sa femme et leur plus fidèle ami.

Bourrigault : un heureux père de famille.

TOP SECRET

● **Bruey** possède avec son président, M. Samain, une chasse de 200 ha avec un étang, à Durtal, à 30 km. d'Angers. Les coéquipiers de Stéphane y vont souvent. Meilleur fusil : Lamartine.

● **Mme Bourrigault** ne manque pas un seul match de son mari.

● **Pendant l'absence** de son institutrice de femme, Hnatow (nom d'origine ukrainienne), joue les nurses.

● **Le gardien de but** Robert Devis qui a fait ses études de droit, collabore à un cabinet de transactions immobilières.

● **Loncle,** dernier célibataire de l'équipe, va se marier en juillet avec Mlle Girard, fille du président du Stade Rennais.

● **Joel Pillard** recommence à conduire sa 403. Il a toujours un faible pour le Racing.

● **Bruey** a 3 filles : Régine, Joelle et Michelle. Il habitait à Champigny à côté de Dalla Cieca. « Le S.C.O. est un club sérieux », a-t-il dit.

● **Comme on l'accusait** d'être très lent, Célestin Oliver a acheté des chaussures à pointes. Il travaille tout seul son démarrage.

● **Le cœur** de Bourrigault bat à 52. Voilà pourquoi il récupère de façon incroyable.

● **Michlovsky a dit** : « Nous avons les mêmes couleurs que Tottenham, mais pas la même équipe. »

● **Le Directeur** sportif Bill Groenke a été un héros de la Résistance.

● **En se promenant** avec Bikadorof, Michlovsky a vu une jolie demoiselle : « Ce sera ma femme », a-t-il dit au gardien de but angevin d'alors. Et voilà comment Jacqueline est devenue Mme Michlovsky.

● **Les joueurs** ne se déplacent que par le train (par raison d'économie).

● **Michlovsky** et le directeur sportif Bill se fâchent facilement. Ils restent parfois huit jours sans s'adresser la parole. Après, ça s'arrange.

Devis ne doute plus de rien. La preuve...

Kowalski, réaliste et aussi solide qu'un tas de briques.

● Etes-vous partisans de l'emploi de joueurs étrangers ?

M. DOIZÉ. — Oui, d'ailleurs on assiste à un revirement total parmi les dirigeants français. Ceux qui étaient contre en sont devenus maintenant partisans. Moi je suis également pour la venue des étrangers, à condition qu'il s'agisse de joueurs valables. C'est aux dirigeants à se montrer circonspects et à ne pas exagérer l'importation de joueurs étrangers qui peuvent être médiocres.

● Appréciez-vous ou déplorez-vous la retransmission télévisée des matches ?

M. DOIZÉ. — J'estime que le protocole R.T.F. - F.F.F. est normal, il n'y a rien à redire en partant du principe que les clubs sont prévenus à l'avance. C'est ainsi qu'avant notre match de Coupe de France contre Lyon, la Télévision nous a téléphoné pour nous demander notre accord. Nous l'avons donné, et il faut bien reconnaître que l'indemnité que nous avons reçue était intéressante.

● Enfin, Messieurs, auriez-vous un vœu à formuler pour l'avenir ?

M. DOIZÉ. — Oui. J'ai un vœu : changer tous les dirigeants existants, et recommencer à zéro. Les gestions sont mauvaises et ce sont les dirigeants actuels qui ont, eux-mêmes, gâché le métier... On est en train, en France, de tuer la poule aux œufs d'or. Il faut absolument renverser la vapeur.

L'EFFECTIF

Une équipe professionnelle, une équipe amateur (Division d'Honneur groupe Ouest), une réserve amateur, deux équipes seniors, deux équipes juniors, deux équipes cadets, deux équipes minimes, deux équipes pupilles.

150 licenciés dont 13 professionnels et 6 stagiaires.

L'ENTRAINEUR FIDÈLE

Karel MICHLOVSKY est une figure vraiment attachante du corps des entraîneurs. Agé de 42 ans, il est d'origine tchécoslovaque. Il a joué inter ou ailier gauche à Bata-Zlin, club corporatif. Excellent joueur, il fit les beaux jours de Sochaux, de Saint-Etienne et d'Angers, avant de devenir l'entraîneur et de faire monter le S.C.O. en Division 1, en 1956.

Voici d'ailleurs son curriculum vitæ :

Il arrive à Angers en 1949 et joue avec l'équipe locale de 1949 à 1951, puis il passe à Saint-Etienne pendant un an. Il devient également entraîneur diplômé en 1951, à l'âge de 33 ans. Il retourne alors à Angers où, de 1951 à 1955, il est entraîneur-joueur. De 1956 à 1959, il prend en main l'équipe de Lens, et à l'issue de la saison 1959-60 il s'en va à Nantes. Enfin, cette année, il est revenu à ses premières amours : Angers.

Il est marié avec Jacqueline, il a trois enfants : Karla (11 ans) et... deux jumeaux, Helena et Stephan (6 ans).

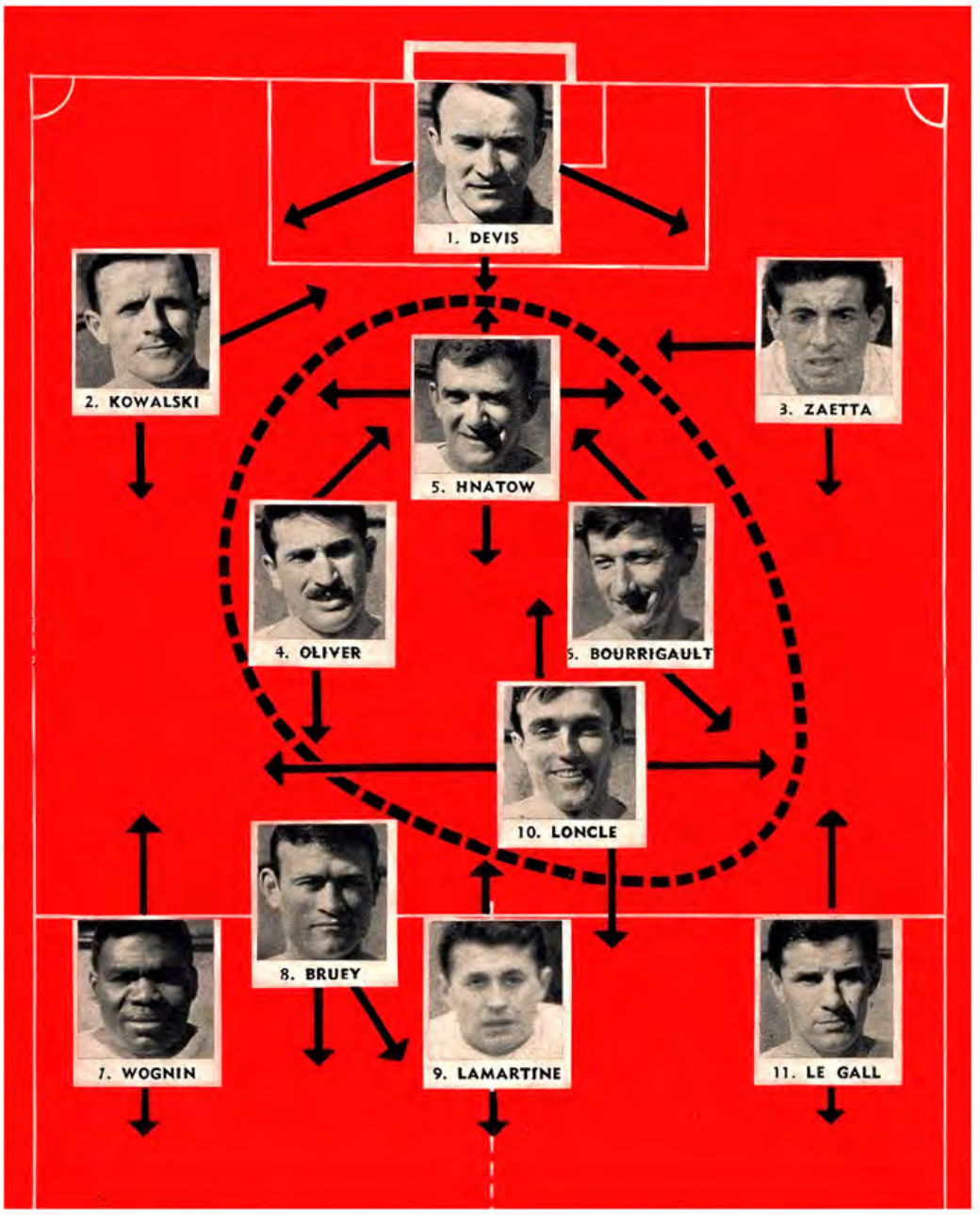
Sur notre photo : Michlovsky, l'homme qui pense pour le S.C.O., et sa femme Jacqueline.

ANGERS

Lamartine, le plus opportuniste des avants angevins.

Devis est devenu international B au cours de sa meilleure saison.

La défense angevine doit beaucoup au réalisme de Hnatow.



CELA AUSSI C'EST LE S. C. O.

● Les joueurs s'entraînent sur le stade du Crédit de l'Ouest, route de Laval.

● Cette année, contrairement aux précédentes, le S.C.O. n'est jamais sifflé à son entrée sur le terrain.

● Chaque équipe visiteuse est reçue dans la grande salle du siège du club, rue Claveau, et chaque vin d'honneur est offert à tour de rôle par un viticulteur de l'Anjou.

● Chez Célestin Oliver, figure en bonne place une plaquette de la Coupe du monde 58 signée par tous les joueurs français sélectionnés là-bas.

● Les anciens du club sont Kowalski et Pasquini (ce dernier entraîne les amateurs), venus en 1952, ainsi que Le Gall (1955) et Hnatow (1956). Quant à Bourrigault il n'a connu que le S.C.O.

● Le S.C.O. a joué 50 matches officiels ou amicaux depuis le début de la saison.

● Le Dr Kerjean, membre du Comité directeur, a rédigé une brochure : « L'alimentation du joueur de football professionnel ».

● Michlovsky n'a signé que pour une saison à Angers. Mais il sera encore là l'an prochain.

● L'ex-gardien Fragassi entraîne Saumur

● De 1956 à nos jours, le S.C.O. a disputé d'innombrables matches amicaux contre des équipes étrangères. Il a battu entre autres Stuttgart, Schalke et le F.C. Liège chez eux. Puis Recife, Partizan de Belgrade et Sarajevo à Angers. Il a obtenu d'innombrables matches nuls, entre autres avec Dukla Prague à Tours, Porto Alegre à Bruges, et surtout Barcelone à Barcelone.

COMMENT JOUE ANGERS
PAR KAREL MICHLOVSKY

Compte tenu de l'indisponibilité de Pillard (qui ne rejouera pas avant la saison prochaine), voici les principes essentiels de jeu dans l'équipe du S.C.O. :

1° EN DEFENSE. — Nous avons adopté le marquage mixte. Je m'explique : nous pratiquons le marquage individuel jusqu'à 25 mètres des buts. Si à ce moment nous n'avons pas le ballon, les défenseurs, demis compris, se regroupent et la défense de zone entre en jeu. Ce qui importe surtout, selon moi, c'est de bien colmater l'axe central du terrain. C'est pour cette raison que je demande à mes hommes de ne laisser jamais le n° 5, Hnatow, seul au milieu de la pelouse. Célestin Oliver ou Bourrigault ont mission de le « doubler », à droite ou à gauche, suivant l'évolution du jeu. Je considère que les ailes adverses sont moins directement dangereuses et que le centre est beaucoup plus important. De cette façon, on oblige l'antagoniste à tirer de loin, et Devis est rarement pris en défaut sur des tirs de 25 mètres. N'oubliez pas qu'avant la série de blessures qui nous a affectés, Angers était une des meilleures défenses de France.

2° EN ATTAQUE. — Les données sont un peu différentes de celles prévues du fait des blessures de Pillard d'abord, puis de Lamartine. En tout cas, le cerveau de la ligne d'avants est Loncle. C'est le seul attaquant qui joue replié. Les quatre autres œuvrent sur la même ligne, encore que Bruey ou Lamartine épisodiquement soient appelés à « décrocher ».

Voici maintenant comment évolue chaque joueur :

- LE GARDIEN DE BUT, DEVIS, est responsable en principe de toute la zone des 18 mètres, surtout sur les balles aériennes. Il sait, en effet, commander la défense, il voit clair, il a des réflexes, il se place bien, il est rapide, en ce sens que — pris à contre-pied par exemple — il « revient » vite. Les défenseurs ont confiance en lui. C'est un gagneur. Son dégagement laisse peut-être un peu à désirer, mais de plus en plus il renvoie ses balles de la main à un coéquipier démarqué.

- L'ARRIERE DROIT KOWALSKI est très solide physiquement. C'est une force de la nature, un roc. Il est, de plus, très courageux et assez rapide pour son âge. Je lui demande de s'occuper surtout de « son » ailier.

- L'ARRIERE CENTRAL HNATOW est sans doute le meilleur n° 5 que j'aie eu à Angers. Très fort dans les interceptions et intelligent, il « devine » littéralement la passe que va effectuer l'adversaire. Dans ce domaine, il est certainement un des plus forts arrières centraux français. Sa consigne est : rester au centre. C'est la tour de défense. Il « bouche » tout par ses qualités de clairvoyance. C'est le départ de Defnoun qui m'a incité à en faire un arrière central. Je ne le regrette pas. Un petit défaut : Hnatow a tendance à avancer balle au pied, au lieu de la donner aussitôt.

- L'ARRIERE GAUCHE ZAETTA est courageux et assez rapide pour rattraper un ailier. C'est pour cela que je lui laisse assez de liberté. Je lui demande seulement de rester à côté de Hnatow.

- LE DEMI DROIT CELESTIN OLIVER a une expérience qui nous fut particulièrement précieuse cette année. Ce n'est pas lui le capitaine (c'est Kowalski), mais en fait c'est lui qui dirige l'équipe, grâce à sa connaissance du jeu, sa technique, sa clairvoyance et... son bon tir (voyez penalties). De plus, il ne s'affole jamais. Toutefois, il est un peu lent.

- LE DEMI GAUCHE BOURRIGAULT ne fait jamais un match « exceptionnel », mais sur trente-huit rencontres, il en fera trente de « bonnes ». On le voit peu, mais il est toujours là, alors que l'on peut croire (du fait de sa morphologie) qu'il va « s'écrouler ». Son rôle est de rester à côté — et de doubler éventuellement — Hnatow, toujours selon le principe : ne pas dégarnir l'axe central. Intelligent, il sait quand « il faut y aller ».

- L'AILIER DROIT WOGNIN est surtout extrêmement rapide. Sa mission essentielle est de se replier pour attirer l'arrière adverse, puis — servi ou lancé par un coéquipier — de repartir « à fond » en prenant son adversaire à contre-pied. Je ne lui demande pas d'aller au centre. Notre triplette centrale peut « tourbillonner », mais pas les ailiers.

- L'INTER DROIT BRUEY. — J'ai prévu pour lui de fréquentes permutations avec Lamartine. Sous le maillot n° 8, il joue souvent en pointe, car l'ex-Rémois est dans le fond meilleur constructeur que réalisateur. Je donne pour cela comme consigne à Stéphane : aller droit au but. Il a un rôle surtout offensif.

- L'AVANT CENTRE LAMARTINE joue tantôt en pointe, tantôt en retrait. Quand il voit que Bruey fonce, il reste en retrait pour des raisons d'organisation et de sécurité, étant donné également sa morphologie moins puissante que celle de Bruey, et bien qu'il soit un des meilleurs buteurs de l'équipe.

- L'INTER GAUCHE LONCLE est l'âme de l'attaque. Il joue plus en retrait, et surtout dans la largeur du terrain. Comme il est intelligent et rapide, ce rôle lui convient à merveille. C'est en quelque sorte l'agent de liaison entre les défenseurs et les réalisateurs. Et n'oublions pas qu'il a un tir du gauche de 25 mètres qui peut faire mal.

- L'AILIER GAUCHE LE GALL. — En l'absence de Pillard — prototype de l'ailier — Le Gall joue actuellement les utilités. Mais il fut toujours un attaquant, et il a des qualités dont nous avons besoin en ce moment : il est généreux et fougueux. Ce n'est pas un technicien et, pour tirer son épingle du jeu, force lui est « d'y aller ».

Pour me résumer, je dirai que c'est le carré Hnatow-Oliver-Bourrigault-Loncle qui est le moteur du S.C.O.

L'homme le plus racé de l'attaque angevine : Loncle.

Généreux et constant, Bruey est un atout maître.

Célestin Oliver a donné au S.C.O. tout le poids de son expérience.

LE PHOQUE ET LE " PINGOUIN "

MAURICE, le phoque, et Joseph, le « pingouin », ont fait connaissance par un bel après-midi de mai au bord d'un bassin.

De ces deux enfants de la balle, nul ne saura jamais quel est le plus adroit : un ballon lui-même n'a pu les départager. Maurice, le phoque, a pour lui son flair diabolique, de longues moustaches aimantées et un équilibre à toute épreuve. Joseph, le pingouin, a de l'expérience, une technique irréprochable et la renommée l'a depuis longtemps consacré.

Photos ANDRE LECOQ

Maurice n'a que quatre ans et vient de Californie, plus précisément de Santa Barbara. Son maître, M. Guerre, l'élève depuis bientôt trois ans et lui inculque patiemment les exercices qui feront de lui une grande vedette. Maurice est d'ailleurs sur la bonne voie, puisqu'il passe chaque soir au cabaret du Lido. Mais que de travail et de patience pour en arriver là !

Chaque matin, Maurice, sous la direction de son coach, s'entraîne. Il travaille surtout avec un ballon et répète cent fois les amortis, les frappes, les immobilisations du museau. Il fait preuve d'une patience admirable tant que son estomac n'est pas copieusement garni. Que voulez-vous ? Chaque vedette a ses défauts et Maurice ne travaille que lorsqu'il a faim. Dix kilos de poisson bien frais figurent chaque jour à son menu : c'est sa prime de match à lui !

L'après-midi est consacrée à la relaxation, car, vers 23 heures, Maurice quitte son petit pavillon de banlieue, Sartrouville en l'occurrence, pour se rendre en voiture sur les Champs-Elysées effectuer son numéro.

Joseph, le pingouin, alias Ujlaki du R.C. Paris, a donc rendu visite à Maurice. Il l'a amadoué avec quelques menues sardines, lui a serré la « main » et a échangé quelques balles avec lui. Maurice, dont le maître, M. Guerre, n'a pas l'entraînement de Joseph, s'est ainsi découvert un partenaire d'une exceptionnelle qualité et, pour le remercier, lui a présenté sa dernière imitation : le vol d'un Boeing 707 !

JACQUES THIBERT

CES HOMMES QUI PORTENT LA VALISE...

LES masseurs sont les gens à la fois les plus discrets et les plus utiles dans un club. Ils portent la valise mais ont un rôle primordial. Vous ne les connaissez pas. Vous ne les apercevez que lorsqu'un joueur blessé doit quitter le terrain et se faire soigner au bord de la touche. Mais le masseur est aussi présent avant le match pour échauffer les muscles, après le match pour « défatiguer » ou panser les blessures, dans la semaine enfin pour apporter les soins nécessaires.

Ce sont ces hommes-là que Football Magazine **vous présente dans cette enquête.**

La plus large place est réservée à l'homme qui a pétri les muscles des meilleurs footballeurs français depuis 20 ans : Louis Hainaut et sa petite valise font partie des meubles en équipe de France comme au R.C. Paris. Il a beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup entendu et beaucoup retenu. C'est le plus pittoresque des masseurs de clubs de Division I auxquels nous avons limité notre étude.

Une conclusion s'impose cependant : dans le sport moderne en général et dans le football professionnel en particulier, les efforts demandés aux athlètes les exposent à des accidents musculaires fréquents.

Comment se peut-il dans ces conditions que certains clubs pros de Division II et même de Division I ne possèdent pas de masseur attitré ! Quand donc viendra-t-il, le temps où chaque club possédera son masseur et son médecin ?

Le mois dernier, nous déplorions la pauvreté des installations sportives françaises. Ce mois-ci il s'agit du problème médical. Le football français a encore beaucoup à faire...

Un reportage de
GÉRARD EDELSTEIN

Photos de
JACQUES BOISLÈME

Depuis plus de trente ans, Louis Hainaut franchit chaque jour le seuil du 81, rue Ampère, siège du Racing. Dans sa petite valise, il porte les angoisses et les espoirs des joueurs ciel et blanc.

LES footballeurs passent, Louis Hainaut reste ! Toute sa vie se sera déroulée dans une atmosphère de passion mais personne ne peut prétendre l'avoir vu se départir un seul instant d'une souriante et discrète affabilité. Son domaine est celui de la confidence complice, du dépouillement de l'âme bien plus que du dépouillement du corps.

Louis Hainaut qui a vu à peu près tous les pays du monde de Melbourne à Helsinki et qui massa quantité de vedettes du spectacle, quand ce n'était pas des personnalités politiques (un jour, il apprit que sous le nom de M. Mesnil, gros homme jovial qui faisait appel à ses soins pour une sciatique, se cachait un authentique roi d'Egypte), Louis Hainaut donc aurait pu, certes, négliger de soigner des footballeurs. En effet, si le sport avait été à l'origine de ses débuts dans le métier (professeur de boxe au Stadium Cuny, rue des Acacias, il se vit un jour amené tout naturellement à s'occuper des muscles de ses clients), quelques débouchés importants n'avaient pas tardé à s'offrir à sa vue. Entré en possession des diplômes indispensables, Hainaut pouvait bénéficier bientôt de certaines protections non négligeables, telle celle de ce banquier qui, un jour, lui demanda négligemment si un voyage en Afrique l'intéressait : sans trop y croire, l'ancien professeur de boxe répondit par l'affirmative : moins de quinze jours plus tard il découvrit Alexandrie, les tombeaux des Pharaons et quelques autres merveilles.

Pourtant il restait attaché par toutes les fibres de son corps aux milieux bruyants et pittoresques que le sport faisait éclore vers 1920. Du rugby avec le Stade Français et l'A.S. Bourse où il jouait troisième ligne, avant et après avoir enfilé sa blouse blanche, Louis Hainaut passa au football quand le Racing fit appel à ses services. Depuis 1924, il n'a jamais cessé de veiller au bon entretien (physique) des meilleurs footballeurs de ce club. Son intronisation définitive date probablement du jour où, dans son minuscule appartement, il organisa un pantagruélique gueuleton en l'honneur des vainqueurs de la Coupe de France et du championnat : très imprudemment Hainaut avait, à l'orée de la saison 1935-1936, douté des possibilités des Diagne, Veinante, Delfour et autres Jordan. Ces derniers se virent dédommagés par la plus belle table qu'il est possible d'imaginer.

L'inoubliable victoire suédoise

Louis Hainaut avait été fait prisonnier en 1940. Sa connaissance du noble art lui permit de revenir en France assez rapidement (un jour, il mit knock-out un feldwebel, et le chef de camp vit dans cette manière d'agir l'indice flagrant d'un tempérament d'épileptique... »

Et il eut l'occasion de faire ses premiers pas dans l'équipe de France dès 1941. Il se souvient qu'à l'époque sa situation était assez précaire pour justifier une quête effectuée à son profit par Bourbotte auprès des autres sélectionnés. Louis Hainaut ne devint toutefois officiellement masseur des coqs qu'en 1944 lorsque se posa le problème de la succession de Panozetti : les joueurs eux-mêmes firent pression auprès du sélectionneur afin de faire triompher sa candidature.

Redoutable honneur d'ailleurs : pour son premier match international, Hainaut eut droit de gagner la Suisse sur un vieux Junker branlant qui ne mit pas moins de cinq heures pour effectuer le trajet. De tous ses voyages, celui-là fut peut-être le plus marquant. Jamais il n'eut si peur, sinon peut-être lorsqu'il se rendit à Saigon avec l'équipe de France B. De l'Indochine, d'ailleurs, il n'a guère conservé de souvenirs, mais en revanche il a gardé l'incroyable et révoltante image d'un Grizzetti dévorant force sandwiches alors que tous les autres occupants de l'avion étaient malades à en mourir...

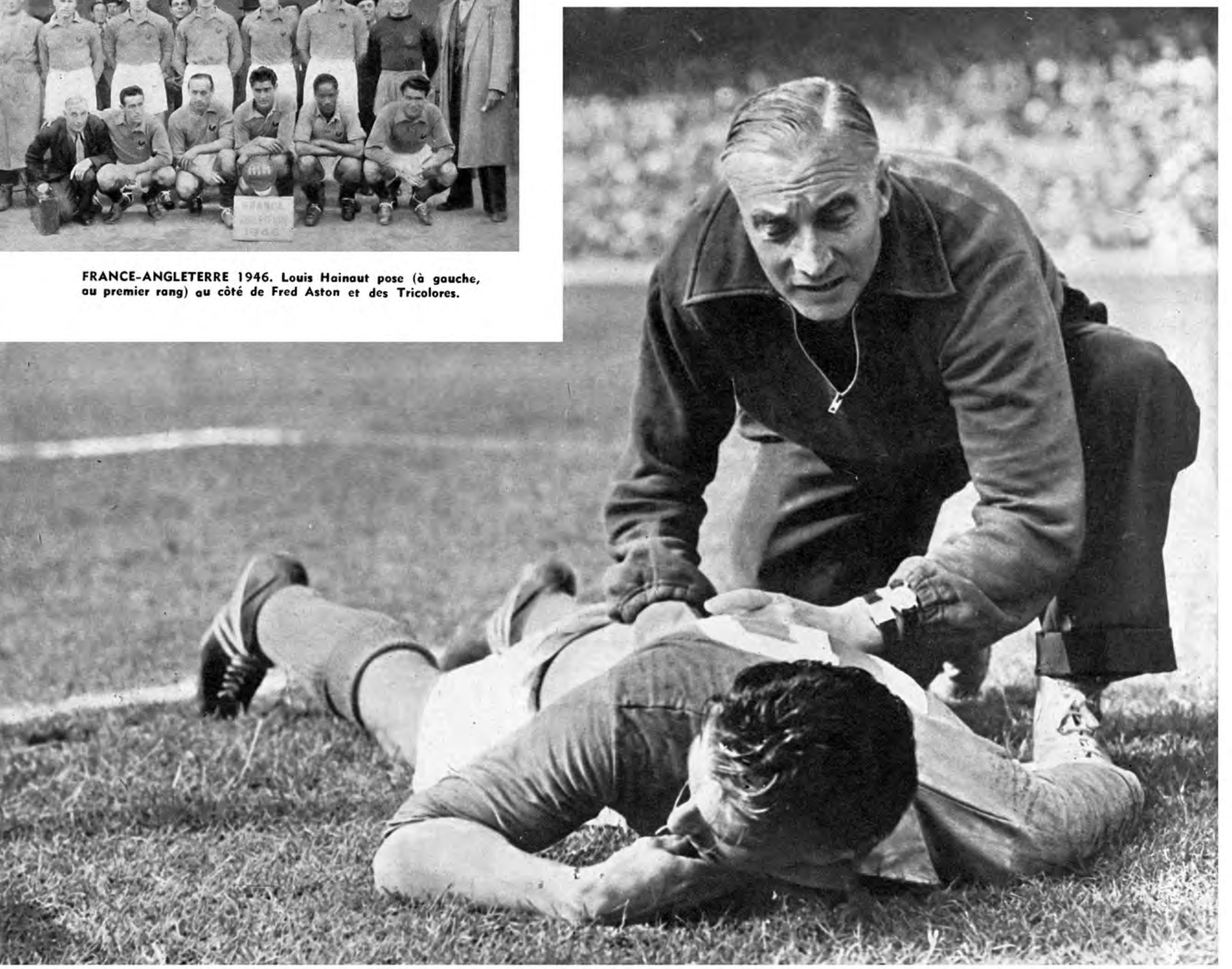
Les années ont passé. Hainaut a maintenant 60 ans. Une certaine fatigue s'est mise à peser sur ses épaules. Ainsi a-t-il dû renoncer un jour à masser régulièrement et les joueurs du Racing et ceux de Reims : sept ans durant, il avait fait une navette quotidienne entre la capitale et la cité du champagne : levé à 6 heures, couché à minuit. Louis Hainaut s'arrangeait de telle sorte que les petits secrets d'un des deux clubs fussent ignorés de l'autre et réciproquement. Mieux même : pour stimuler les hommes il usait d'un subterfuge assez simple : aux Racingmen il disait : « Les Rémois sont en forme sensationnelle » et aux Rémois : « Les Racingmen sont en forme exceptionnelle »

La période qu'il a le plus de plaisir à évoquer est cependant celle du mois de juin de l'année 1958 : la Coupe du monde en Suède l'a marqué d'une empreinte indélébile. L'histoire qu'il se plaît

Champion de Paris et professeur de boxe, il vint au sport par la porte du noble art.

LOUIS HAINAUT : LES MAINS DU CLUB DE FRANCE

FRANCE-ANGLETERRE 1946. Louis Hainaut pose (à gauche, au premier rang) au côté de Fred Aston et des Tricolores.



ITALIE-FRANCE 1951, à Gênes. Baratte est touché aux reins. Hainaut est là.

ILS SOIGNENT LES JOUEURS DE DIVISION I

ANGERS

Bertrand LOUATRON. Ancien athlète (11"1 au 100 m., 22"8 au 200 m.). Au club depuis 1950.

GRENOBLE

Jean-A. STEINMANN. A pratiqué le ski.
Au club depuis 1960.

LE HAVRE

Georges LUCZAK. Ancien joueur professionnel de footballl à l'U.S. du Mans et au Havre A.C.
Au club depuis 1945.

LENS

Maurice DELCLEVE. Maitre d'Education Physique.
Au club depuis 1954.

LIMOGES

Pas de masseur attitré.

LYON

Jean SAFLIZ. Moniteur d'Education Physique.
Au club depuis 1950.

ALFRED NAKACHE (Toulouse) . il fut le meilleur « brasseur » du monde pendant de nombreuses années.

MONACO

Jean PEROTTI. A pratiqué le football avec l'équipe première et a été champion du Sud-Est (Division d'Honneur).

Au club depuis sa fondation.

FIDEL LUCIETTI (Nice) : il massa l'équipe de France cycliste.

NANCY

Gaston RICHARD.
Au club depuis 1949.

NICE

Fidel LUCIETTI. Ancien coureur cycliste. Masseur de l'équipe de France cycliste il y a quelques années.
Au club depuis 1948.

ANDRE LONLAS : cet ancien international d'athlétisme est aux petits soins pour Van Rhijn et les Stadistes.

à raconter : Paul Nicolas l'avait chargé de veiller sur les 300 bouteilles de bordeaux que la délégation française avait fait venir de France. Mais sa gentillesse naturelle interdisait à Hainaut de se montrer insensible au langage de certains Tricolores : lorsque ceux-ci recevaient des amis ou de la famille, la bouteille de bordeaux était toujours présente sur la table...

Comme en 1936 ?

Les grands joueurs français des trente dernières années ont à peu près tous leur marque distinctive dans sa mémoire :

« **HIDEN** : le plus grand gardien de but que j'aie connu. Mais aussi le plus malin. Je l'ai vu un jour stopper net l'avant centre adverse en allant à sa rencontre les bras ballants et en criant : « T'es hors-jeu, mon pauvre vieux... » Or l'arbitre n'avait nullement signalé le hors-jeu en question.

SALVA : il trouvait que je ne lui consacrais pas assez de temps. Un jour, il descendit au massage avec une pendule et ne consentit à abandonner ma table que lorsque la sonnerie eut retenti après un période interminable.

BONGIORNI : le plus gentil de tous les footballeurs dont je me suis occupé. Il ne se passait pas une semaine sans qu'il m'apportât quelque friandise pour mon fils...

VIGNAL : lorsqu'il abandonna le devant de la scène sportive, je lui ai dit : « Avec toi, je perds la moitié de ma clientèle. » Il faut dire que celui-là je l'ai soigné plus souvent qu'à son tour.

VAAST : « Monsieur Sparadrap ». Un inquiet perpétuel. Il se croyait toujours blessé. Un jour, il m'a dit : « Je voudrais toucher la prime de match mais je crains de ne pouvoir tenir jusqu'au bout. » Je lui ai dit : « Si tu ne tiens pas jusqu'au bout, c'est moi qui te paierai la prime. » Il a tenu jusqu'au bout.

JONQUET : on lui a donné le Prix Citron. Personnellement je lui décernais le Prix Orange.

BARATTE : il m'empêcha d'assister au banquet d'un certain France-Italie, je dus le soigner une partie de la nuit à la suite d'une grave blessure dont il avait été victime.

GIANESSI : je fus le premier à lui annoncer la gravité de son mal. Je n'oublierai jamais.

DA RUI : le plus dur, le plus secret.

BEN BAREK : un homme d'affaires. A Prague, il trouva le moyen de nous revendre des couronnes que nous aurions pu nous procurer pour deux fois moins cher en France... »

Et combien d'autres. Des images fulgurantes traversent l'esprit de Louis Hainaut. Le chapeau melon de Jean Bernard-Lévy, président du Racing, coupé en petits morceaux après une victoire attendue, les trois corners convertis en buts par Veinante au cours du même match...

« Mais la période actuelle mérite aussi d'être vécue, dit Louis Hainaut. Les footballeurs sont devenus des individus parfaitement bien élevés. Par ailleurs, l'entraîneur consulte le masseur plus qu'autrefois. L'amélioration du matériel technique permet en effet de distinguer l'indice de forme de chacun des membres de l'équipe. Toutefois les hommes sont plus souvent blessés : cela tient au fait qu'ils s'entraînent désormais plus durement. Cette année, au Racing, j'ai rajeuni tout de même de 25 ans : je vais peut-être devoir organiser une nouvelle fois un gueuleton. Comme en 1936... — **G. E.**

ITALIE-FRANCE 1951. Dakoski, genou douloureux, se fait soigner par Hainaut.

FRANCE-HOLLANDE 1951. Huguet boite bas. Hainaut (à gauche) l'aide à sortir du terrain.

FRANCE-SUISSE 1953. Vignal, à demi aveugle, cède sa place à Remetter et est soigné par Hainaut.

FRANCE-U.R.S.S. 1956. Roger Marche souffre d'un claquage. Hainaut est là.

NIMES

André CHANTRIER. Ceinture noire de judo. Au club depuis trois ans.

RACING

Louis HAINAUT. Ancien boxeur (champion de Paris amateur en 1920) et joueur de rugby. Au club depuis 1924.

REIMS

Raymond FONTAN. Professeur de judo.
Au club depuis 1960.

RENNES

Jean-Louis FROMONT. Maître d'Education Physique.
Au club depuis 1949.

ROUEN

Gilbert BARRAULT. Champion de Paris du 400 m. Au club depuis son accession au professionalisme.

SAINT-ETIENNE

M. GRIVORY. Ancien footballeur. Au club depuis 1933.

SEDAN

Henri NICOLAS. Ancien joueur du club. A été champion de France amateur avec l'U.A. Sedan en 1951.

STADE FRANÇAIS

André LONLAS. Ancien international d'athlétisme sur 5.000, 10.000 et cross. Sélectionné olympique.
Au club depuis 1946.

TOULOUSE

Alfred NAKACHE. Ex-recordman du monde de natation.
Au club depuis 1952.

TROYES

Pas de masseur attitré.

VALENCIENNES

Jean-Baptiste CRUNELLE.
Au club depuis 1955.

HENRI NICOLAS (Sedan) : il fut champion de France amateur avant d'être masseur.

RAYMOND FONTAN (Reims) : (à droite) les jambes de Kopa lui donnent bien du travail.

UNE ÉTUDE TECHNIQUE DE Football MAGAZINE

PASSE AU GARDIEN : DÉFENSE DE SIFFLER !

NON ! La passe au gardien de but n'est pas une entorse à l'esprit du jeu.

Non ! Vous n'avez pas le droit de la siffler **systématiquement !**

Partout et toujours la passe en retrait d'un défenseur à son propre gardien entraîne une réaction très violente et défavorable de la foule. Surtout s'il s'agit d'une action de l'équipe en visite, donc de « l'adversaire ».

Le public en général voit là une peur de prendre des risques, une recherche de gain de temps, une façon comme une autre de conserver le ballon. C'est parfois le cas, mais c'est à l'arbitre de juger et de sévir.

La réaction du public est psychologique et elle s'explique ainsi : pour lui, tout recul volontaire est une lâcheté et une décadence. Ainsi l'équipe qui renforce sa défense s'attire-t-elle l'inimitié, même si cette tactique consentie, choisie, préparée à l'avance est source de contre-attaques et de buts, donc de succès. Car il est prouvé qu'il est désormais plus efficace de partir de loin pour tromper l'adversaire.

Nécessité du jeu à trois

En réalité la passe au gardien est la **passe de départ,** effectuée de **la base de départ**. C'est la **première** action collective du football offensif. Et non la dernière action du football défensif.

Expliquez-nous pourquoi le jeu en triangle construit dans le champ n'attire pas vos sifflets réprobateurs, mais bien au contraire votre admiration. Expliquez-nous pourquoi vous admettez la passe en retrait d'un joueur du champ à un autre joueur du champ. Et dites-nous pourquoi le gardien ne serait pas lui aussi un précieux **joueur d'appui** ou de soutien.

Tous ceux qui se sont penchés sur les problèmes que posent le football moderne et ses défenses renforcées, ont souligné la nécessité et l'importance du **jeu à trois,** le plus apte à provoquer et à trouver l'ouverture. Cela s'explique aisément : le joueur d'appui possesseur du ballon se trouve en présence de deux partenaires appelant la passe et non en présence d'un seul comme dans le « une-deux ».

Or le gardien n'est-il pas, en permanence et plus que tout autre derrière ses partenaires, donc face à l'opposition et face aux problèmes à résoudre ?

Ne pas perdre le ballon

Etant donné les progrès techniques et physiques accomplis, le football moderne interdit toute perte du ballon. Mais cela est aussi vrai à proximité de son

PAR J.-PH. RETHACKER

propre but qu'aux abords du but adverse. Mieux vaut alors offrir le ballon à son propre gardien qu'à un attaquant adverse, par une passe hasardeuse ou malencontreuse tentée à destination d'un autre partenaire.

D'autre part **la passe au gardien** présente un autre avantage, dans deux cas particuliers :

Lorsqu'il fait froid, le gardien qui se sert de ses mains risque d'avoir les doigts gourds et de commettre une maladresse à sa première intervention. Consultez donc le thermomètre avant de siffler.

Lorsque son équipe domine, le gardien est contraint à l'inactivité. Il s'ensuit souvent là aussi des risques de maladresse. L'échauffement d'avant match doit parfois être suivi d'un échauffement de début ou de cours de match. Voilà pourquoi vous verrez parfois le gardien sautiller seul devant son but comme un merle sur le gazon. Pensez aussi à cela avant de siffler la passe d'un arrière à son gardien.

Le grand angle du gardien

Par ailleurs — et une fois admise la passe au gardien — voyez un peu pourquoi et comment elle peut être très efficace.

1. — **Le gardien se sert de ses mains.** Donc son contrôle de balle est plus facile, plus sûr, plus rapide que celui de n'importe quel autre de ses partenaires.

2. — **Sa participation au jeu de contre-attaque** risque d'être plus soudaine, plus efficace donc, que son dégagement soit long ou court.

Long, il peut être effectué en effet en volée ou en demi-volée sur un coup de pied de dégagement. Rappelez-vous ce but marqué par Jean Baratte à Prague au cours de Tchécoslovaquie-France 1948, sur un dégagement de Julien Darui qui surprit toute la défense tchèque.

Court, le dégagement effectué par exemple à la main sera plus précis. Des gardiens comme Colonna, Bernard ou Nagy en apportent constamment la preuve.

3. — **Par sa position** sur le terrain le gardien possède un recul considérable. Il voit mieux le jeu et la position des joueurs que son coéquipier placé face à son but dans une situation embarrassante et inaccoutumée. Son angle de vision est maximum. Il voit aussitôt tous les joueurs. Il peut donc juger et choisir plus vite et plus sûrement le partenaire qu'il devra alerter.

4. — **Psychologiquement,** la passe au gardien de but décourage l'adversaire. Ce dernier aux abords du but adverse ne songe qu'à s'emparer du ballon. Il attaque résolument. Mais lorsqu'il voit fuir ce ballon qu'il convoitait tant il se trouve soudain désarmé. Il sait alors qu'il lui faudra reculer, reprendre une position de repli et préparer un nouvel assaut, tout recommencer en un mot.

Le jeu de l'arrière en rugby

Nous irons même plus loin pour tenter de défendre et réhabiliter la passe au gardien de but. Nous évoquerons le cas de trois sports d'équipe, qui de plus en plus d'ailleurs s'apparentent, tactiquement parlant, au football.

En basket, les passes en retrait sont constantes dans les combinaisons préparées à l'avance et presque apprises par cœur. Elles permettent les contre-attaques et les assauts les plus efficaces. Etant bien entendu que le dernier défenseur est et reste aussi le premier attaquant.

En hand-ball, sport très proche du basket dans les combinaisons précédant l'action finale, c'est-à-dire le tir, il en est de même.

En rugby enfin, et bien que la question ait été discutée souvent et longtemps, **l'arrière,** ultime défenseur, est et doit être aussi le **premier attaquant,** dès qu'il s'intègre ou dès qu'on l'appelle à l'attaque des trois-quarts.

En tout cela l'idéal recherché est d'éloigner le plus vite possible le ballon de l'adversaire pour mieux provoquer un déséquilibre numérique, pour mieux passer à contre-pied et hors de sa portée.

Or le jeu du gardien de but de football s'apparente de plus en plus à celui de l'arrière de rugby, en ce sens qu'il doit de plus en plus participer au jeu collectif et quitter sa base.

Nous irons même plus loin, le gardien devrait carrément et beaucoup plus fréquemment se transformer en défenseur du champ, c'est-à-dire en se servant uniquement de ses pieds comme le fait à merveille le Soviétique Yachine par exemple. Avec celui-là, grand patron de sa défense, la passe au gardien est non seulement permise mais recommandée.

Et ce jour-là, vous ne pourrez rien dire n'est-ce pas, lorsque le ballon lui sera adressé par un coéquipier.

Alors soyez gentil ! Ne sifflez plus systématiquement la passe au gardien.

Car elle n'est pas forcément un renoncement et une lâcheté.

DES OPINIONS AUTORISÉES

PIERRE PIBAROT
(R.C. PARIS)

« Le gardien est un relayeur. »

Je pars du principe que le gardien est un partenaire comme les autres, donc qu'il peut et doit participer au jeu collectif tout comme un autre.

Il ne s'agit pas d'abuser de la passe au gardien, mais son utilité me paraît évidente :

1. Quand le défenseur est embarrassé,

2. Parce que le jeu en triangle est primordial et parce que le gardien peut tout aussi bien qu'un autre servir de relayeur.

CLAUDE ABBES
(SAINT-ETIENNE)

« Pourquoi prendre des risques ? »

La passe au gardien est une action parfaitement valable. D'abord, elle nous réhabilite, nous gardiens, en nous replaçant dans le jeu de l'équipe.

D'autre part, je ne vois pas pourquoi un arrière se

trouvant face à son gardien (qui est un partenaire) prendrait le risque de se retourner et de donner le ballon à l'adversaire.

Bien sûr, il ne faut pas en abuser et tomber dans l'antijeu. Mais le public a tort de siffler systématiquement cette action.

ANDRE LEROND
(STADE FRANÇAIS)

« L'utiliser à bon escient. »

La passe au gardien de but est très valable (pour le défenseur, dans certains cas elle est nécessaire) et fait partie du jeu. Aucun règlement ne l'interdit.

Il y a peu de pays, hormis la France, où la passe au gardien soit décriée.

Je crois que l'important est de l'utiliser à bon escient. Il est certain que si l'on transmet délibérément le ballon au gardien sans raison valable (c'est-à-dire sans adversaire à proximité, partenaire démarqué...) le public est en mesure de protester.

BERNARD LELONG
(R.C. PARIS)

« Ne la condamnez pas ! »

La passe au gardien de but est-elle condamnable ? Pas toujours, car elle présente de gros avantages. Le gardien de but est un joueur qui participe au jeu collectif. Une passe au gardien de but est une passe entre partenaires.

Le spectateur a seulement le droit de critiquer et de siffler quand les passes adressées au gardien se répètent trop souvent.

LUCIEN TROUPEL
(MARSEILLE)

« Le gardien participe au jeu. »

Je suis toujours très étonné de voir la passe au gardien si décriée et critiquée par certains spectateurs qui semblent souvent y voir un aveu de faiblesse ou même le refus du jeu alors que le gardien n'est pas un joueur à part mais un équipier participant au jeu collectif.

La passe au gardien n'est pas condamnable mais souhaitable, ceci dans certaines conditions, bien sûr, surtout dans le cas du joueur possesseur du ballon faisant face à son but et qui a partenaires du champ et adversaires sur son dos.

Que répondre à celui qui siffle ? (A ce sujet, il est à remarquer que même les passes au gardien qui s'imposent sont souvent sifflées.)

Que sans doute il sifflerait davantage le joueur qui ouvrirait le chemin de son but en prenant un risque inconsidéré !

J.-J. MARCEL :

"JEAN-JACQUES N'EST PLUS UN ENFANT GATÉ !"

Dans l'équipe du Racing Club de Paris 1960-61, un homme a brillé tout au long de la saison d'un vif éclat : Jean-Jacques Marcel qui est ressuscité à l'air de Paris.

Le Méridional décontracté, bohème et nonchalant, a fait place à un équipier sérieux, concentré, réaliste et parfois à un chef autoritaire et écouté. Le demi à panache s'est mué en marqueur de buts.

Cette transformation méritait des explications. JEAN-JACQUES MARCEL les a données lui-même au magnétophone que lui présentaient MAX URBINI et JEAN-PHILIPPE RETHACKER.

On verra en lisant cette confession que Marcel n'est plus un enfant gâté, mais un homme à forte personnalité.

UN prétentieux ou un timide ? Un « flambeur » ou un minable ? Un paresseux ou un lympathique ? Un négligent ou un optimiste ? Un cabochard ou un battant ?

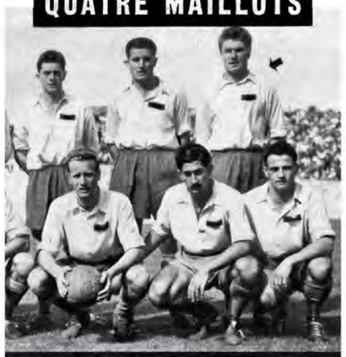
Qui connaît vraiment bien Jean-Jacques Marcel, hormis ses parents, sa femme et lui-même ? Arrivé à 30 ans, j'éprouve le besoin de m'expliquer, de me justifier et de montrer qui je suis. Cette saison, grâce au Racing, grâce à la chance aussi, j'ai retrouvé ma place dans le football français d'élite. Personne ne peut savoir d'où je reviens et combien j'étais désespéré il y a seulement un an encore. Alors, écoutez-moi, écoutez-moi bien...

Comme tous les Méridionaux, j'ai une « grande gueule ». Même en famille, chez nous, on a pour habitude d'élever la voix et de gesticuler en parlant. On croit pour cela que nous sommes fâchés, c'est faux... Sur le terrain, par exemple, je me mets aussi facilement en colère. Car je suis un gagneur et, lorsque j'ai quelques vérités à dire, je les dis. Mais cela ne signifie pas que je garde rancune. Pas le moins du monde. Pourtant, on dit facilement de Jean-Jacques : « Il a un caractère épouvantable et il amène la discorde partout où il passe. » Et je sais quelques clubs et quelques entraîneurs qui n'ont pas voulu de moi pour cette raison...

Comme de nombreux Méridionaux, je suis, par contre, assez renfermé. Pas timide, mais sauvage : c'est souvent parce que je n'ai pas envie de parler ou parce que je n'ai rien à dire. C'est le cas avant ou après un match. Peut-être parce que je pense trop au match. Après une rencontre, j'ai hâte de

Photos ROLAND GOTA

QUATRE MAILLOTS



SOCHAUX (1950-54)

MARSEILLE (1954-59)

TOULON (1959-60)

R.C. PARIS (depuis 1960)

MA CARTE DE VISITE

- **Je suis né** le 13 juin 1931, à Brignoles.
- **Je mesure** 1 m. 78 et pèse 75 kilos.
- **J'ai joué** à Brignoles (jusqu'en 1950), à Sochaux (1950-1954), à Marseille (1954-1959), à Toulon (1959-1960).
- **Je suis** au R.C. Paris depuis août 1960.
- **Je suis marié** à une Niçoise et père d'une petit fille, Elizabeth (3 ans).
- **J'ai été** 42 fois international. Premier match : France-Galles à Colombes, le 14 mai 1953.
- **Mon seul titre de gloire :** la Coupe Drago remportée avec Marseille en 1957.

disparaître, de ne plus être le même homme, d'aller dans un endroit où je redeviendrai un simple et anonyme citoyen. Le soir, j'ai horreur de reparler de football. Alors, parce que je suis silencieux, on dit que je ne suis pas aimable.

Comme beaucoup de Méridionaux, j'ai l'air décontracté, mais je suis en réalité très nerveux : ainsi, trois heures avant un match, je bous déjà d'impatience.

Je joue deux ou trois matches avant. Je vois des buts, toujours des buts. Je cherche comment on pourra évoluer, dribbler, shooter, marquer. Et cela ne m'abandonne qu'au coup d'envoi. Mais je cherche à cacher ces émotions et cette angoisse. Alors, on dit que je suis un « j'm'en foutiste ».

Au fond, je crois être victime depuis dix ans d'une profonde injustice : peu de gens m'ont compris, parce que je traîne derrière moi tout un tas de légendes et de racontars. Parce que je suis victime des apparences. Parce que j'ai été heureux et comblé trop tôt dans la vie. Parce que j'ai été un enfant gâté et que je le reste dans l'esprit des gens.

L'enfant de Brignoles

Brignoles, où je suis né, c'est le Var et la Provence. Mon père y est courtier en vins, loueur de wagons-foudres. Il y a aussi un portefeuille d'assurances. Il y est enfin le maire-conseiller général. La famille Marcel est plus accrochée à cette terre que la vigne environnante.

Ça me plaira d'y retourner finir mes jours. Car j'y suis attaché autant que Brignoles est attaché à moi. Si vous passez par là, ne dites pas de mal de Dotto ou de Jean-Jacques. Car vous risqueriez d'être houspillés ou fichus à la porte. Quand on parle de cyclisme, c'est de Dotto. Quand il s'agit de football, c'est Marcel. Mes parents et ma sœur (monitrice d'éducation physique au collège de la ville) vivent toujours là-bas. Et je regrette, moi, de ne pas pouvoir m'y rendre plus souvent.

Dès que j'arrive à Brignoles, c'est la fête. Tout le monde m'invite. Dès que je suis à la maison, ma femme, mes parents ne comptent plus. Il faut que je sorte, que je retrouve mes habitudes, mes camarades. Quand j'étais à Toulon ou à Marseille, j'y allais au moins une fois par semaine. Maintenant, j'y vais moins souvent. Mes parents sont venus à Monaco, à Nice, à Nîmes quand j'ai joué avec le Racing. Mais c'est tout. Et cette année encore, je n'y descendrai que deux ou trois jours pour les vacances, avant de partir pêcher la truite en Haute-Savoie.

C'est à Brignoles, bien sûr, que j'ai commencé ma carrière de footballeur, dans le Pré aux Pâques, avec les gamins de mon âge. A l'école, on tapait dans un ballon ou dans une boîte à conserves. On jouait des heures entières. Et le jeudi, on allait avec les grands. Dès l'âge de douze ans — l'âge minime — j'ai été surclassé en cadet. Et lorsque j'ai été cadet, on m'a surclassé de deux catégories, avec l'autorisation des médecins pour me faire jouer en seniors. A seize ans, dès ma première saison en Division d'Honneur, je me suis retrouvé meilleur marqueur de buts du Sud-Est. Nous avons éliminé cette année-là Monaco de la Coupe de France, en trente-deuxièmes de finale. Je me souviens avoir marqué deux buts ce dimanche-là.

J'étais alors long comme un jour sans pain. Je pesais 67-68 kilos, mais je mesurais 1 m. 78. Et pour tout arranger, j'avais les cheveux en brosse, ce qui me grandissait encore. Autant vous dire que je n'étais pas beau à voir. J'ai revu récemment des photos de cette époque-là et je me suis fait peur ! Comment n'ai-je jamais été cassé en deux alors dans des matches où il ne faisait pas toujours bon laisser traîner les jambes. Il faut croire que j'étais solidement constitué et teigneux, malgré mes allures nonchalantes.

Deux hommes ont marqué mes débuts, d'abord Olej, l'ex-demi de l'O.M., qui fut mon premier entraîneur. C'est lui qui m'apprit presque tout. On peut dire que c'est lui qui m'a formé, car il venait même à la maison me donner des cours particuliers. Nous jouions tous les deux pendant des heures entières.

Et puis, il y eut mon père : il avait été avant moi le leader d'attaque de l'équipe première. C'était, paraît-il, un redoutable marqueur de buts et un bagarreur inlassable et parfois difficile à contenir. On m'a même souvent dit qu'il aurait été plutôt du genre méchant. Il a toujours été pour moi d'un très bon conseil. Au début, il m'a encouragé et toujours poussé. Jusqu'à l'âge où je n'ai pas joué au football, l'école me plaisait, j'étais toujours dans les premiers. Mais dès que j'ai senti que je pouvais faire carrière dans le professionalisme, je n'ai plus pensé aux études. Mon père m'a dit : « Tu vas tenter ta chance jusqu'au régiment. Et si tu n'arrives à rien, tu reviendras travailler avec moi. » Ma mère, elle, ne voulait rien entendre. Mais elle est devenue rapidement mon supporter numéro un.

Aujourd'hui, mon père est indulgent avec moi, mais très objectif. Il sait me juger et me critiquer lorsque j'ai été mauvais. Mais il me rappelle à l'ordre et me conseille toujours utilement. Et il est

UN CLUB FRANCE

France-Galles (14 mai 1953), la première sélection devant John Charles.

France-Yougoslavie 1954, de sinistre mémoire (Lausanne).

Portugal-France (mars 1957) : un mauvais moment.

France-Espagne 1958 : son meilleur match.

Justo et les triomphes suédois d'une campagne inoubliable.

LE CINQUIÈME TRICOLORE

J'ai joué 42 fois en équipe de France. Je suis donc le cinquième au tableau des records de sélection, derrière Marche (63), Jonquet (58), Mattler (46) et Vincent (43).

J'aurais bien du mal à rejoindre le père Roger. Car il faudrait pour cela que je joue toute la Coupe du monde 1962.

Il m'en faudrait encore une dizaine. Au Racing, je peux devenir arrière central ou arrière et raccrocher quelques sélections. Mais 10, ça me paraît impossible.

Sur ces 42 matches, j'en ai joué 40 comme demi et 2 comme inter (les deux contre la Belgique, d'ailleurs, en 58 et en 61).

Kopparberg : une ambiance de vacances extraordinaire.

Les Irlandais comme les autres y passèrent.

France B-Irlande B 1960 : après une longue éclipse.

France-Bulgarie 1960 en capitaine triomphant.

Ce France-Belgique de mars dernier fut un calvaire.

SON STYLE

Marcel, le demi aux montées offensives tranchantes, est redevenu, cette saison, un avant de pointe efficace et inarrêtable, comme le démontrent tous ces slaloms. Jean-Jacques n'a pas son pareil pour éviter les adversaires et les coups.

J'ADMIRE

- **Pelé et Di Stefano** parce qu'ils sont des êtres exceptionnels et parce qu'ils sont les âmes de leurs clubs Santos et Real.
- **Milutinovitch,** le Yougoslave, parce que je l'ai marqué quatre ou cinq fois et qu'il m'a toujours donné beaucoup de mal.
- **Gento** parce qu'il me donne le vertige.
- **Boszik** parce que j'aurais voulu jouer comme lui.
- **Le Real** parce qu'il sait être brillant en attaque pour imposer sa loi, et très efficace en défense pour sauvegarder son avantage.

très malheureux depuis que je suis au Racing. Car il n'a plus beaucoup l'occasion de me voir.

Il se console en encourageant l'équipe de Brignoles dont il est président honoraire. En tant que maire, il lui apporte toute l'aide dont elle a besoin. Le club reçoit par exemple une très belle subvention chaque année. Et dans un an ou deux, avec les jeunes qui poussent, avec le travail de « Mimi » Gallard, l'ex-Toulonnais et Stadiste, qui a succédé à Olej, Brignoles fera peut-être parler de lui en C.F.A. J'attends ce moment-là avec impatience.

Les Lionceaux de Sochaux

Il est une expérience passionnante et une période de ma vie dont je voudrais vous parler maintenant, parce qu'elle me vient à l'esprit selon l'histoire logique de ma carrière et aussi parce qu'elle m'a beaucoup marqué : c'est mon passage à Sochaux et surtout mes débuts avec les Lionceaux.

J'avais joué à Colombes — en 1949 — un match de présélection d'équipe de France juniors pour lequel je ne fus pas retenu. J'en fus terriblement déçu, mais, à mon retour à Brignoles, Paul Wartel est venu me demander si je ne voulais pas signer à Sochaux. Je fis un match d'essai et fus engagé.

Quel dommage que cette expérience des Lionceaux ait été abandonnée par le F.C. Sochaux. Ce fut pour moi une aventure formidable.

Il y avait là une quinzaine de jeunes gaillards venus des quatre coins de France et prêts à tout dévorer : Raphaël Telléchéa, Hédiart, Benamou, Lambert et les autres.

Nous habitions tous au Cercle Hôtel Peugeot qui était à notre disposition. Il était ouvert aux ingénieurs célibataires et on nous avait compris parmi eux.

Le matin, nous nous levions vers 8 heures et, après le petit déjeuner, traversions la rue pour nous rendre à l'entraînement. Nous y restions jusqu'à midi. L'après-midi, vers 14 heures, nous gagnions l'usine où nous avions tous de petits emplois. Plusieurs d'entre nous ont, par la suite, choisi d'abandonner le football pour la situation et s'en sont fort bien portés. Le seul argent de poche auquel nous avions droit était donc le fruit de notre travail : 4 heures d'usine par jour, ce qui nous donnait environ 15.000 francs. Nous n'avions pas de prime de match, mais nous étions nourris, logés, blanchis. Si nous avions besoin d'un costume, nous allions trouver M. Chabrier qui nous l'offrait. Les primes s'élevaient alors à 1.000 ou 2.000 francs. Nous les mettions dans une caisse commune. Comme nous avions une très belle équipe, nous gagnions beaucoup de matches et beaucoup de primes. Ainsi, nous nous partageâmes en fin de saison près d'un million. Sans compter la Coupe Nationale Corporative que nous remportâmes sous le nom du F.C. Auto Peugeot, en lever de rideau de France-Ecosse et pour lequel nous reçûmes chacun un vélo Peugeot.

Nous étions quinze copains, nous débutions dans le football, nous voulions réussir, mais nous nous aimions comme des frères. Je nous revois les soirs de sorties, revenant du cinéma, bras dessus, bras dessous, nous serrant les uns contre les autres pour résister au vent glacial qui venait de Belfort. Moi, le Provençal habitué au soleil et à la chaleur, si j'ai supporté les rigueurs d'un climat aussi dur, c'est grâce à l'amitié, ça, j'en suis sûr ! Je considère cette époque comme une des plus belles périodes de ma vie. Et, aujourd'hui, je ne peux pas revoir un Lionceau — Hédiart, Raphaël Telléchéa ou Benamou — sans en être tout chaviré.

De Sochaux, j'ai pourtant ramené d'autres enseignements et d'autres bons souvenirs : des Sud-Américains comme Muro, Montagnoli ou Zeglio qui m'apprirent énormément de choses sur le plan technique et qui étaient de surcroît des garçons charmants ; de Roger Courtois qui fut un exemple aussi bien sur le terrain que dans la vie. J'ai joué deux ans avec lui et n'oublierai jamais de quelles attentions il m'entourait : « Attention, Jean-Jacques... fais comme ceci... tes lacets, ne les attache pas ainsi... ne bois pas avant le match... ne te rase pas... l'influx nerveux à conserver... ». Il m'a donné un souci du détail que je n'avais pas. Et quand je pense qu'à 36-37 ans, il était encore si pénétré de l'importance de sa tâche, qu'il ne pouvait rien avaler avant un match et qu'il ne pouvait rien... garder avant le coup d'envoi.

Quant à Paul Wartel, il m'a toujours inspiré le plus profond respect. Tout d'abord, c'est lui qui m'a fait venir à Sochaux. Tout de suite, il m'a compris. J'avais grandi de 20 à 25 centimètres en deux ans et, au moindre effort, j'étais fatigué. Je n'étais pas très rapide à ce moment-là. Pessonneaux, qui était l'entraîneur des Lionceaux, m'avait d'abord utilisé comme avant centre. Et c'est Wartel qui trouva ma voie, en me plaçant derrière, à un poste de demi où je pouvais reprendre un peu de « jus ». Paul me surveillait minutieusement. Il me disait souvent : « Si tu te sens fatigué un matin, dors, dors ! Pour toi, le sommeil est beaucoup plus indispensable parfois que l'entraînement. » Paul Wartel est un père de famille et un technicien avisé. Sur le plan des résultats, il n'a pas toujours été récompensé comme il le méritait. Je souhaite en tout cas de tout mon cœur que le F.C. Sochaux retrouve sa place en Division I. C'est un grand club et un foyer de football. Je crois qu'il y parviendra d'autant mieux que le support Peugeot est redevenu important depuis un an.

Son jeu de tête est l'un des meilleurs de France.

Jean-Jacques, champion du penalty, tombe assez souvent.

ROGER MON MAITRE

On a souvent dit que Marcel et Scotti avaient monté une « maffia » à l'O.M. Il n'y a rien de plus faux. S'il est vrai que j'ai beaucoup fréquenté Roger, c'est parce que nous avions les mêmes goûts : les boules, la pêche, la chasse, les cartes, le football.

Roger est un type exceptionnel. Il ne connaît pas la valeur de la gloire ou de l'argent. Dommage ! Car il aurait fait une brillante carrière s'il avait été plus ambitieux. Il aurait pu devenir le Boszik français. Car il a tous les dons.

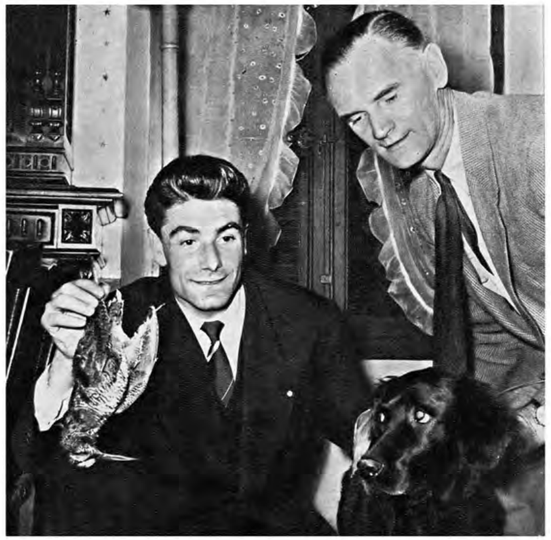
Il a été et reste mon grand copain. Je peux dire qu'il a eu une très grosse influence sur moi. Lui et Jean Robin que je ne veux pas oublier. Jeannot a été très malchanceux parce qu'il était encore trop jeune pour commander, mais il aura un jour sa revanche, car il a l'étoffe d'un très grand entraîneur.

A l'occasion (Reims-R.C. Paris) Marcel se transforme en gardien.

DE BRIGNOLES...

Jean-Jacques retrouve parfois sa sœur, son pere et sa mere.

Il a conservé beaucoup d'estime pour son premier entraîneur, Olej.

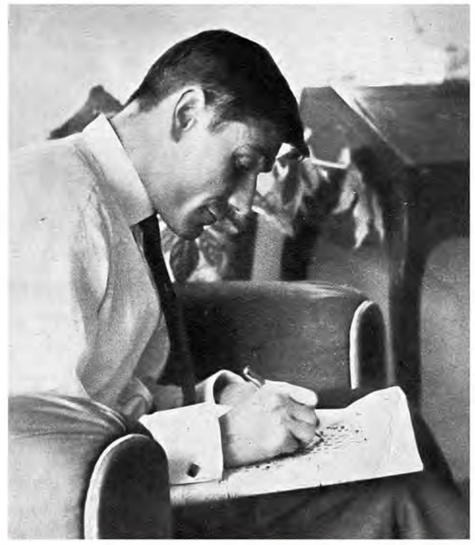


...A ASNIÈRES

A Asnières, l'appartement des Marcel est très confortable.

Elizabeth (trois ans), l'adoration de ses parents.

Jean-Jacques est passionné de mots croisés.



J.-J. MARCEL

Un Pingouin qui espère crier victoire le 4 juin.

Deux chats gris, Mirabeau et Mirabelle, sont soignés avec attention.

Les mystères de Marseille

L'O.M. aussi remontera en Division I. Parce que la Division I ne peut pas se passer de l'O.M. Et parce que le football marseillais ne mourra jamais.

Sacré O.M. ! C'est un des clubs les plus curieux, les plus pittoresques que je connaisse. Et j'ai la prétention de bien le connaître, l'O.M., pour y être resté cinq ans.

Lorsque j'y suis arrivé, après la Coupe du monde 1954, j'étais heureux comme tout, je retrouvais mon Midi, la proximité de Brignoles, une grande équipe et un grand club. Pendant les deux premières saisons, ce fut bon. Nous n'avions peut-être pas une très grande équipe sur le papier, mais nous nous battions. Et le public nous encourageait. Mais le tort des dirigeants fut de ne pas s'apercevoir que leur équipe vieillissait. Avec les Angel, Palluch, Scotti, Johansson, Andersson, Jensen, Ben Barek, l'équipe avait une moyenne d'âge élevée.

Alors, il fallut tout remanier d'un seul coup. Et c'est cela qui causa la perte de l'O.M. Car un joueur met 4, 5, 6 mois à s'habituer à Marseille, à son ambiance et à son climat. Et lorsque les dix ou onze joueurs sont nouveaux, c'est la catastrophe.

Le public de Marseille est unique en son genre : il vient au stade-vélodrome en pèlerinage. Il ne vibre plus que deux ou trois fois par an, lorsque Reims joue contre le Real ou pour un match de Coupe de France. Mais autrement, si vous faites une mauvaise passe ou un mauvais tir, il n'y a plus un cri, plus un coup de sifflet. Seulement quelques réflexions désabusées : « Ah ! si Alcazar, Aznar ou Andersson était encore là... il ne l'aurait pas « cagadé », lui, la passe ». Non ! le spectateur vient au stade pour prendre l'air, pour revivre ce qu'il a aimé et adoré. Dans ces conditions-là, il est difficile de jouer au football avec un bon moral.

A Paris, vous êtes couché de bonne heure. Dès qu'arrive 8 heures, je ne sais plus quoi faire et je me couche. Dans le Midi, par contre, vous ne verrez personne manger avant 9 heures. Il fait meilleur, on se couche plus tard. Cela vous dérègle un athlète plus facilement.

Et puis, c'est surtout l'opinion publique qui est déprimante : à Marseille, il y a toujours ceux qui sont pour et ceux qui sont contre. Vous avez le noyau de ces supporters — noyau influent — qui ne cesse de dire : « Moi ! je n'aurais pas fait l'équipe comme ça ! » Leur grand quartier général, c'est le bar Cortès, face au siège, où se forment les équipes, où se monte et où se démolit un joueur.

Il faut se rendre là pour prendre la température. Et le joueur marseillais ne doit pas avoir peur d'y passer, d'y aller faire un tour de temps en temps. Moi, j'allais au bar Cortès pour discuter le coup carrément ! Les habitués veulent qu'on se mêle à eux, pour leur donner l'impression qu'ils sont quelque chose. Si vous passez au travers, vous ne savez pas jouer au ballon et vous êtes un prétentieux. A Marseille plus qu'ailleurs, l'ambiance qui entoure l'équipe compte énormément. Et puis, à Paris, on passe inaperçu sur les Champs-Elysées, alors qu'à Marseille, tout le monde vous reconnaît, vous observe, vous surveille presque.

Toutes les critiques qui se sont abattues sur moi

LES GOSSES ME DISENT...

Je suis très sensible à la critique. Mais surtout très sensible sur le plan de ma vie privée et des histoires extra-sportives. Alors, je réagis vigoureusement. Car j'estime que ça n'a rien à voir avec le football.

Je sais faire mon examen de conscience. J'écoute ce que disent ma femme et mes amis.

Mais ce sont surtout les gamins qui apres le match me renseignent sans tricherie. Si à la sortie des vestiaires il y a 50 ou 100 gosses pour m'assaillir, je sais que j'ai bien joué. S'il n'y en a qu'une dizaine, alors j'ai compris. Les gosses ne se trompent pas. Ils entendent ce qu'on dit autour d'eux, ils se faufilent et ils sont le baromètre le plus fidèle.

J'AIME

● **Mon lit** : je dors facilement 12 heures par jour. Dès que j'ai fini de diner, je regarde la télévision jusqu'à 9 ou 10 heures. Et je dors jusqu'au lendemain 9 heures. Le sommeil est pour moi nécessaire. Si je ne suis pas souvent blessé, c'est peut-être parce que je peux et sais récupérer.

● **Le cinéma et la télévision.**

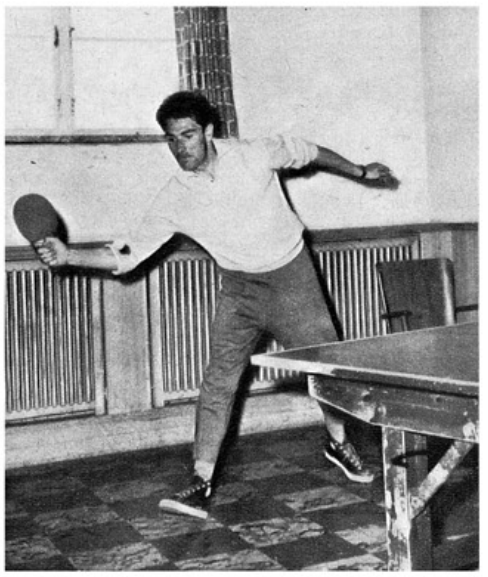
● **La pêche à la truite.**

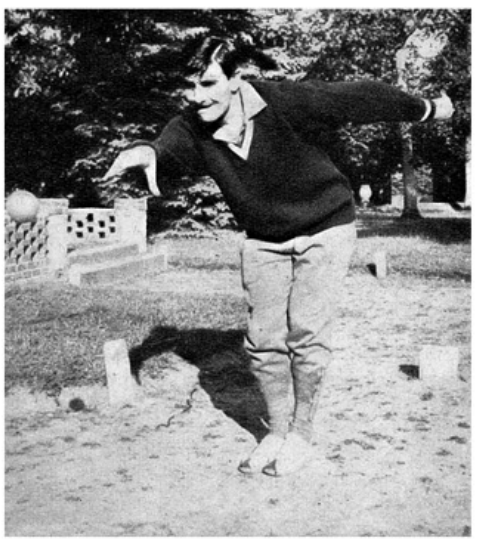
● **La chasse.**

● **Les cartes** (entre amis), le bridge surtout.

● **Les boules** : même à Paris, deux fois par semaine je vais à la porte Dauphine disputer de véritables compétitions.

● **Le ping-pong.**





à la fin de mon séjour à Marseille ont été injustes Mais je n'en veux à personne, car je comprends que cela fait partie de la vie de l'O.M. et de ses supporters, et parce que ce sont aussi les inconvénients de notre métier.

Je n'ai qu'un reproche à formuler : il concerne M. Troupel que je ne connais pas, mais qui n'a pas été très gentil avec moi lorsque je me suis trouvé en instance de transfert. Il m'a alors interdit le stade-vélodrome et l'entraînement avec mes coéquipiers. Je lui ai demandé une entrevue. Il a refusé en disant simplement : « Je ne veux pas de vedettes dans mon équipe. »

Toulon, le tremplin

Si je suis aujourd'hui beaucoup plus philosophe qu'auparavant, c'est à mon passage à Toulon que je le dois. Il m'arrive souvent aujourd'hui de parler le langage de la raison à mes jeunes camarades. Je leur dis : « Tant que vous n'aurez pas mangé de vache enragée, vous ne saurez pas ce qu'est la vie et vous ne pourrez pas apprécier ce qu'on appelle le bonheur. »

Moi, je suis heureux depuis que je suis allé à Toulon. Car c'est là, je l'affirme, que j'ai pris le départ d'une seconde carrière.

Je venais d'être opéré du ménisque et je me voyais déjà perdu pour le football. Toulon venait de faire venir Maurice Lafont et avait besoin d'un joueur de métier. Les dirigeants toulonnais m'ont alors contacté. Et j'ai sauté sur l'occasion. Les débuts furent très pénibles : mon genou ne tenait pas, je voulais abandonner définitivement. C'est Gallard (devenu masseur) qui m'a remonté le moral et remis sur pied.

J'ai fait ma rentrée à Toulon ; et le public, au lieu de me siffler, m'a compris, adopté, encouragé. C'était vraiment très différent, entre Marseille, le club du Sud-Est, et Toulon, le club du Var. Tous les Varois, mes amis, mes pays, étaient là. J'étais véritablement chez moi. Et cette ambiance, ainsi que le traitement de Gallard, me fut bénéfique.

C'est là que, pour la première fois, je me suis trouvé placé devant une responsabilité de chef. J'ai compris que je devais donner l'exemple. André Gérard sut me prendre et me comprendre, me laissant mener mon entraînement comme bon me semblait.

Je crois que le fait de m'être trouvé à proximité de Brignoles, à proximité de ma famille, de mon père, de mes amis, m'a beaucoup aidé. Et puis il y eut le public toulonnais que je ne remercierai jamais assez de m'avoir remis en selle.

Car c'est un peu grâce à lui que j'ai repris ma place en équipe de France.

Les yeux de Paul Nicolas

Et l'équipe de France, pour moi, est un deuxième club. On y rencontre toujours les mêmes têtes, on y a les mêmes tourments, les mêmes joies. Les gars de l'équipe de France sont des copains. Même hors des stades, on se lie d'amitié, on s'écrit régulièrement pour le Nouvel An, on s'adresse des vœux de bonne année. La plupart des femmes se connaissent et se fréquentent.

Cela, c'est l'œuvre de la Suède et de cette Coupe du Monde 1958 qui nous a beaucoup rapprochés. C'est surtout l'œuvre de Paul Nicolas qui a fait de notre équipe nationale le véritable « Club France » comme il l'appelait.

Dès le départ, Paul Nicolas et Albert Batteux avaient su nous prendre. Ils nous disaient : « Nous sommes ici tous pour le même but. Faites ce que vous voulez. L'essentiel sera que vous soyez là pour les matches. Faites comme si nous n'étions pas là. »

Le matin, à 7 heures, on partait avec Dominique, Bob ou Justo. Avec Paul Nicolas même. Nous emportions les casse-croûte, le vin, et nous allions pêcher au bord de la rivière. Seulement, à 9 heures, c'était l'entraînement ; et là, sans aucune contrainte, tous nous travaillions d'arrache-pied et nous nous amusions.

Entre nous, jamais de jalousie. Nous ne pensions plus à nos petites histoires personnelles. Nous ne pensions plus à l'argent, ce qui est significatif. Au départ, le titulaire devait toucher une prime de 60.000 francs et le remplaçant 15.000. Mais nous avions décidé de partager plus équitablement : 45.000 et 30.000.

Le soir, Paul Nicolas et Albert ne jouaient pas les garde-chiourme derrière la porte. Une seule fois, il a dû menacer de partir. Il faut dire que nous n'avions pas été très discrets. Mais il a suffi qu'il nous regarde bien en face avec ses yeux bleus (qui devenaient irrésistiblement noirs lorsqu'il était en colère) pour que nous redevenions sensés. C'était vraiment un chef.

Je crois d'ailleurs que Georges Verriest est son digne successeur. Nous, les anciens, avons retrouvé en lui un nouveau Paul Nicolas. Il nous comprend, nous devine, nous soutient, nous critique, toujours justement. Il sait nous prendre en nous disant : « Vous savez, j'ai beaucoup de difficultés. J'ai confiance en vous. Alors, tâchez de ne pas me décevoir. » Avec lui, comme avec Paul Nicolas, il n'est pas possible de tricher. Je crois que M. Verriest fera du bon travail lui aussi. Parce qu'il est franc, parce qu'il connaît bien le footballeur et parce qu'il est courageux et énergique. A mon âge, vous comprendrez bien que je ne dis pas cela pour le flatter. J'aime toujours et partout dire ce que je pense.

Bien sûr, le seul ennui est que le football français traverse une période de transition. Les autres pays ont progressé, c'est incontestable. Voyez l'équipe de Belgique. Voyez Arsenal et le football anglais. Mais nous avons tout de même tout pour redresser la barre. Au Racing, comme à Reims. Peut-être la plupart des joueurs français ont-ils eu la vie trop facile ces dernières années. S'ils avaient dû avoir eux aussi leur expérience toulonnaise, ils n'en seraient peut-être pas là. Comme moi, ils considéreraient sans doute que la vie est un paradis.

Le Racing, mon soleil de minuit

Car, pour moi, le Racing, c'est le soleil de minuit suédois, c'est le soleil et le bonheur toute la journée.

Pour moi, c'est l'apothéose, car je joue dans le club de mes rêves. Même si on me donnait autant à Marseille qu'à Paris, je choisirais Paris. C'est sans doute le fait d'avoir de très bons dirigeants, un bon entraîneur, de bons camarades. On se sent à l'aise de travailler dans des conditions aussi bonnes. On ne peut rêver club plus sérieux, mieux administré.

Et puis, c'est aussi peut-être parce que j'ai retrouvé au Racing cette saison le rôle de mes débuts : celui d'avant de pointe et de marqueur de buts. Comment cela s'est fait ? Je n'en sais trop rien, car je crois qu'au début, M. Pibarot voulait faire de moi un arrière central. A Marseille, cela ne me plaisait pas, mais ici, ce n'aurait pas été pareil. Peut-être mes malheurs ont-ls changé ma façon de voir les choses. En tout cas, lorsque à Vittel, Pibarot, à court d'effectif, me demanda de jouer attaquant, je marquai trois buts et étonnai tout le monde. Il faut dire d'ailleurs que j'ai toujours eu cet amour de l'offensive et du but. Même comme demi, puisqu'on me reprochait mes trop fréquentes et trop aveugles contre-attaques. J'aime mieux jouer demi, parce que j'ai plus de champ, plus de liberté, parce que j'ai tenu cette place pendant dix ans et que, attaquer, c'est une habitude. Mais, comme inter, j'avoue que je m'amuse aussi très bien.

Au Racing, et avec Pibarot, je ferai toujours ce qu'on me demandera. Attaquant, défenseur, qu'importe, pourvu que je joue ! Il est vrai que le système de jeu du R.C.P. me convient très bien. Avec des techniciens comme Ujlaki et Guillot, il serait tout de même difficile de mal jouer et de ne pas marquer de buts.

J'ai vraiment l'impression d'avoir trouvé ma stabilité. Tout est naturel dans une équipe organisée. Il me suffit de remplir mon rôle et tout s'enchaîne normalement.

L'essentiel à notre époque est de jouer avec conviction et enthousiasme. Seuls les attaquants qui savent répondre aux défenseurs peuvent s'imposer à l'heure actuelle. Or je vais aux chocs sans appréhension. Et j'ai retrouvé la joie de jouer.

Eh bien, voyez-vous ! Rien que pour cela, je n'oublierai jamais ce que le Racing et ce que Paris m'ont donné. Même lorsque j'aurai regagné ma Provence et mon Brignoles natal.

L'AVENIR

Je travaille et gagne ma vie pour ma femme et ma fille. Mais une fois ma carrière terminée, je rentrerai à Brignoles. Je prendrai un portefeuille d'assurances. Mais je n'abandonnerai pas le football comme cela. Je voudrais être entraîneur-joueur avant de renoncer. Car je voudrais rester le plus longtemps possible dans le bain, activement. Le jour où je cesserai toute activité je dirai adieu au ballon.

LA COUPE DE FRANCE A SEDAN POUR LA SECONDE FOIS

MARCEL MOUCHEL :

LA VIE COMMENCE A 34 ANS

Un reportage de ROBERT VERGNE
Photos ANDRE LECOQ

Il a conservé le teint hâlé des hommes de la mer, bien qu'il s'en soit éloigné considérablement ; mais Marcel Mouchel, Cherbourgeois d'origine et Sedanais d'adoption, n'est pas homme à changer, au physique comme au moral.

Devenu professionnel à 30 ans, ce qui est un cas unique dans les annales, il est demeuré en fait l'amateur qu'il était à Cherbourg : plein de foi, d'optimisme, de crédulité peut-être, de sincérité surtout, toutes qualités qui font de ce garçon l'un des plus attachants du football français.

Son histoire est à l'image de l'homme : merveilleuse et simple, sans... histoires, si l'on peut dire.

Il était une fois un jeune Normand qui jouait remarquablement au football ; très attaché à sa terre (à sa mer aussi !), et qui avait hérité les solides qualités de réalisme de ses ancêtres les Normands. Le dimanche, il faisait la fortune de son club, et toute la semaine il travaillait fougueusement, comme sur le terrain, mais cette fois à la vente d'automobiles. Il est vrai que son patron était également son président de club, et aussi son ami, et il a conservé de M. Chambilly un souvenir ému, car Marcel Mouchel a le culte de l'amitié.

Sa rencontre avec Ernest Vaast l'a marqué. Le dimanche 7 mai, à un quart d'heure du coup d'envoi de la finale, un petit garçon qui venait de disputer la finale du Concours du Jeune Footballeur, lui remit une lettre. Apparemment ce n'était pas le moment rêvé, mais son destinataire avait expressément recommandé au jeune messager de lui remettre cette missive au dernier moment. L'auteur voulait ainsi frapper l'imagination du capi-

La joie de vivre des Mouchel.

Une maison de rêve.

L'U.A.S.T., mais aussi les « Draperies Sedanaises ».

taine sedanais autrement que par un simple télégramme d'encouragement, ou classique. C'était Ernest Vaast qui apportait encore son aide à son ancien élève.

Un sacré transfert !

Ses amis, Mouchel ne les oublie jamais : ainsi ce soldat canadien qui, lors du débarquement en Normandie, le libéra avec sa famille réfugiée sous une falaise près de Cherbourg. Il se souvient très bien de son nom (certes, assez facile à retenir), car il correspond toujours régulièrement avec lui.

C'est ainsi que le Canadien Armand Tastevin, de la 82e Division Aéroportée, aura appris la victoire en Coupe de France de son ami Marcel Mouchel, en recevant une carte postale de la tour Eiffel — qui fut, comme on le sait, la première invitée d'honneur de la Coupe !

Son meilleur ami, parmi les footballeurs, est un amateur : André Giamarchi, avant centre d'Annecy et de l'équipe de France amateur, au côté duquel il joua pendant de longues années :

« C'était un garçon extraordinaire, explique Mouchel en parlant de l'Annecéien. **Assurément le plus fort que j'aie jamais vu à ce poste. Tous les deux, on se trouvait d'instinct. Peut-être parce qu'on se complétait très bien, à tel point qu'un jour je dis à André : « Si l'on passait professionnels tous les deux ensemble ? On irait trouver un dirigeant de club pro et on lui expliquerait que nous sommes prêts à franchir le Rubicon, à condition qu'on ne nous dissocie pas ».**

Ce n'était évidemment qu'une boutade à l'époque, mais plus j'y réfléchis et plus je suis persuadé qu'à nous deux on aurait réussi une sacrée carrière. »

Impression qui s'est transformée rapidement en conviction dans l'esprit de ceux qui connaissent bien les deux hommes. Demandez plutôt à Vaast, à Lucien Leduc ou à notre ami Jean Dumontier.

Mais on sait que Giamarchi ne reçut que des propositions ridicules de la part de Sochaux, tandis que Mouchel était « mollement » sollicité par le Racing Club de Paris. Deux pièces à verser au dossier d'incompétence de beaucoup de dirigeants !

A Sedan, défense de travailler !

Après la mort de M. Chambilly, Marcel Mouchel, quelque peu désemparé, reçut une proposition de Louis Dugauguez qui avait été l'entraîneur de l'équipe de France amateur, et n'avait pas la mémoire courte. Il savait que le Normand était un sujet d'exception, mais il connaissait aussi son âge : à 30 ans, on finit plutôt sa carrière. Marcel, lui, la commença.

Il savait qu'à Sedan il retrouverait l'esprit amateur et quelque peu corporatif qui avait toujours été le sien, et il pensait trouver la situation « post-football » qu'il recherchait.

Quel ne fut pas son étonnement lorsque « M. Louis » lui dit : **« Tu vas commencer par te reposer six mois ! »**

En effet, Dugauguez, qui connaît la question, savait bien que Mouchel aurait besoin d'une période d'adaptation minimum pour assimiler le dur entraînement des pros. Mouchel alla d'ailleurs consulter le docteur Creff, de l'hôpital Saint-Michel, qui lui prescrit un régime alimentaire draconien, auquel il ne déroge jamais.

Six mois après, Mouchel avait retrouvé toutes ses facultés consolidées par une résistance foncière qu'il ne possédait pas auparavant.

A partir de ce moment, il put songer à travailler en semaine, et occupa rapidement un poste de maîtrise aux Draperies Sedanaises, où son obligeance et sa conscience professionnelle ont été très vite appréciées.

Marcel est le lieutenant de Louis Dugauguez.

Le lieutenant de M. Louis

Sa modestie aussi. Il faut l'entendre, par exemple, raconter le but qu'il marqua à Fribourg, en Allemagne, avec l'équipe de France amateur :

« J'avais reçu une bonne balle du Dracénois Marin sur l'aile gauche, très démarqué. J'avançais sur le gardien allemand qui me bouchait l'angle de tir, lorsque j'aperçus un petit espace libre : je tirai, et... je butai dans la terre. A ma grande stupéfaction, et à celle du gardien de but allemand, la balle... lui passa entre les jambes.

Vous pensez bien qu'en lisant dans un journal, le lendemain, que j'avais marqué un but exceptionnel... j'ai beaucoup ri. »

Aujourd'hui Mouchel, capitaine de Sedan, est aussi le lieutenant de Dugauguez. C'est lui qui le remplace lorsque « M. Louis », très pris par ses affaires de directeur commercial, ne peut accompagner l'équipe pendant tout le temps de ses déplacements.

C'est ainsi que lors du voyage à Nimes, 48 heures après la finale de la Coupe, il sermonça d'importance, alors qu'il était responsable de l'équipe, un garçon de café qui avait servi deux bouteilles de vin sur la table :

« Vous comprenez, avec toutes ces festivités de la Coupe, la fatigue et le manque d'entraînement, on ne récupérera jamais si on se laisse aller ! »

Marcel Mouchel ne s'est laissé aller à un mouvement d'intense émotion que lorsqu'il vit cette immense foule ardennaise attendant ses héros au retour de Paris.

Pour tous ces hommes, pour toutes ces femmes et pour tous ces enfants, le 8 mai était véritablement le jour de la victoire !

« Il y avait des gens de toutes conditions, explique Mouchel, **et de tous âges. Mais ce qui m'a le plus frappé, ce sont les vieillards dont certains pleuraient de joie. »**

Assurément, la Coupe de France, c'est quelque chose. Et le fait d'avoir mis en pleine lumière un joueur comme Marcel Mouchel, d'une si grande valeur technique et humaine, ajoute encore à sa gloire. — **R. V.**

SEDAN

VAINQUEUR DE LA COUPE DE FRANCE 1961

Au premier rang : LEBERT, SALABER, MOUCHEL, FULGENZY, BRENY. Absent : SALEM.

Au second rang : LEMASSON, BERNARD, MARYAN, POLAK, NOAH, LION, HATCHI — PHOTO ANDRE LECOQ

MONACO :
UNE SI ÉTONNANTE SAISON

Au départ de la saison 1960-61, **MONACO** ne comptait pas parmi les « plus grands » du football. Ce titre était réservé à **REIMS** et au **RACING.** Même lorsqu'il aligna sept victoires de suite, entre le 21 août et le 5 octobre ; il ne convainquit pas tout le monde. Depuis, l'**A.S. MONACO** a fait son chemin !

SOCHAUX ET STRASBOURG
RETOUR ASSURÉ PARMI L'ÉLITE

SOCHAUX et **STRASBOURG,** les relégués de 1960, s'étaient si intelligemment renforcés à l'intersaison que l'on attendait d'eux une « course en tête » en Division II et un prompt retour parmi l'élite de notre football national.

Si **MONACO** a réalisé une aussi brillante saison, si **SOCHAUX** et **STRASBOURG** ont tenu les promesses faites — ou du moins données — c'est que, après chaque match ou chaque entraînement, comme dans la vie courante, leurs joueurs font une cure d'eau de **VICHY-ETAT.**

Grâce aux multiples éléments qu'elles contiennent, les eaux **VICHY-ETAT** neutralisent les toxines de la fatigue, protègent foie et reins. Elles assurent aussi l'équilibre minéral et nutritionnel du sportif, conditions du maintien et de sa forme.

Pas d'alimentation rationnelle sans **VICHY-ETAT.**

JEU DES ERREURS

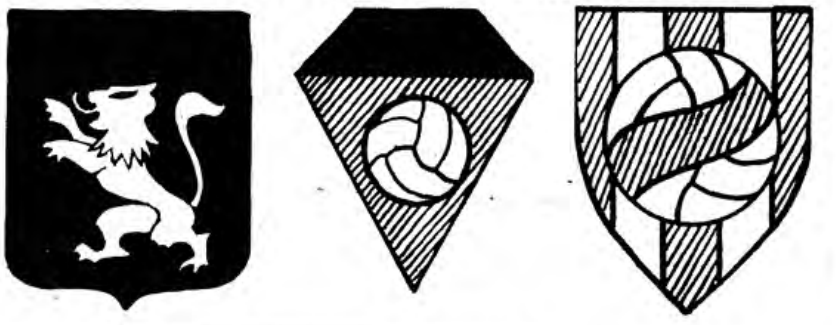
En dessinant cette inhabituelle phase de jeu, Déro a commis huit erreurs. Lesquelles ?

FOOTBALL-NEGATIF

Voici une photo de match reproduite négativement. Reconnaissez-vous les trois acteurs de cette rencontre ?

JEU DES ECUSSONS

Voici les écussons de cinq clubs français. Les connaissez-vous ?



QUEL POINT COMMUN ?

Quel point commun existe-t-il entre (de gauche à droite) Pierre Flamion, Larbi Ben Barek, Lucien Gamblin et René Vignal ?

VRAI OU FAUX

1. C'est le F.C. Sète qui fut l'auteur du premier doublé Coupe-Championnat.

2. L'O.G.C. Nice détient le record de victoires en Championnat.

3. Un ballon de football ne doit pas avoir une circonférence supérieure à 70 centimètres.

4. Les lois du jeu précisent : « L'arrêt à la mi-temps ne pourra dépasser cinq minutes ».

5. Un gardien français ne peut porter en compétition un maillot de couleur noire.

SOLUTION DES JEUX

JEU DES ERREURS

1. Un cran plus haut sur le poteau de but.
2. La chaussette du joueur de gauche a une rayure de moins.
3. Un crampon de moins à la chaussure.
4. La cassure de la barre à droite est modifiée.
5. Le pouce droit du gardien a disparu.
6. Son pied gauche a une position différente.
7. Les couleurs de sa chaussette gauche sont inversées.
8. Le personnage de droite sourit.

FOOTBALL-NEGATIF

De gauche à droite, Bonifaget et Charles Alfred (Nîmes), Fontaine (Reims) au cours de Reims-Nîmes en 1959.

JEU DES ECUSSONS

Forbach, Grenoble, Limoges, Marseille et Aix.

QUEL POINT COMMUN ?

Pierre Flamion, Larbi Ben Barek, Lucien Gamblin, René Vignal ont joué chacun 17 matches internationaux.

VRAI OU FAUX ?

1. Vrai. En 1933-34.
2. Faux. Reims a été cinq fois champion, Nice quatre.
3. Faux. La circonférence d'un ballon peut varier de 68 à 71 centimètres.
4. Vrai... «à moins d'autorisation de l'arbitre».
5. Vrai.

L'ENQUETE DU MOIS — Football MAGAZINE

FAUT-IL TUER OU RESSUSCITER ...

Un Racing-Reims peut enflammer Versailles (17.000 spectateurs) et toute la Seine-et-Oise.

...LE MATCH AMICAL?

IL ne viendrait pas à l'idée des responsables de l'O.G.C. Nice, du Toulouse F.C., du Havre A.C. ou du F.C. Nancy d'organiser sur leur terrain un match entre Bolton et l'Austria de Vienne, par exemple. Ces clubs éprouvent déjà bien des difficultés à faire venir le public aux matches amicaux joués par leur propre équipe. Ce qui provoque l'engouement en Belgique, en Allemagne ou dans d'autres pays voisins du nôtre, ne laisse apparaître en France que profonde indifférence.

Le match amical est, chez nous, en régression. La plupart des clubs ne comptent plus sur lui pour renflouer ou améliorer leur trésorerie. A quelques exceptions près, ils ne font plus recette.

Récemment, un Racing-Arsenal, match traditionnel, à la réputation bien établie, au but hautement philanthropique, puisque destiné à soulager la misère d'hommes qui n'ont pas eu, au combat, la chance qui nous a favorisés, n'a attiré que quelque huit mille spectateurs ; un Reims-Real à Marseille ne fut pas suivi par trente mille personnes, alors qu'un Rims-Montpellier, pour la Coupe, dans le même stade, en avait attiré un quart de plus. Le Parc s'avéra bien trop petit pour Racing-Monaco, véritable sommet du Championnat.

En revanche, pour le match amical Real-Sedan, Strasbourg a pu doubler, voire tripler le prix des places, la Meinau n'a pas eu une contenance suffisante pour accueillir tous ceux qui désiraient assister à cette rencontre, parce qu la clientèle allemande donna à plein en cette occasion.

Faut-il alors tur ou ressusciter le match amical ? Dans ce cas, par quel procédé ?

Voilà le sujet de notre enquête de ce mois, menée auprès des clubs et aussi du public, premier juge en ce domaine.

A tous nous avons soumis ce questionnaire :

1° Pourquoi le public français semble-t-il se désintéresser des matches amicaux ?

2° Quels sont les matches amicaux valables ? Pourquoi ?

3° Quels sont ceux qui ne le sont pas ? Pourquoi ?

4° Est-ce que tous les clubs français peuvent jouer des matches amicaux intéressants pour le public ? Sinon, pourquoi ?

5° Considérez-vous un match amical comme une occasion pour une équipe d'effectuer des essais de joueurs ?

6° Considérez-vous un match amical comme une occasion pour une équipe d'effectuer des essais de joueurs ?

6° Que suggérez-vous pour ramener le public vers les matches amicaux qui risquent de devenir nécessaires pour la trésorerie des clubs si l'on diminue le nombre des équipes pros, d'une part ? Ces matches amicaux devraient-ils être joués en diurne ou en octurne ?

Voici l'essentiel des réponses que nous avons recueillies.

DU SERIEUX ET... L'ESPRIT D'ATTAQUE

LUCIEN LAURENT

Président de Sedan

« Le public français aime ne pas être trompé, or la généralité des équipes ne remplissent pas leur contrat et prennent les matches amicaux trop à la légère. Ils ont pour excuse le terrible marathon du Championnat et de la Coupe. Mais ceci n'explique pas en totalité le manque de conscience professionnelle de certains joueurs.

Les matches amicaux valables sont ceux dans lesquels il existe malgré tout un enjeu, une rivalité qui pique au vif l'amour-propre des exécutants (clubs de province jouant dans une grande ville ou recevant une équipe étrangère ; club possédant un standing qu'il ne veut pas ternir). Les matches amicaux non valables sont justement ceux qui n'ont aucune signification : matches organisés par habitude, régulièrement, où l'on a tout épuisé comme argument moral ; matches amicaux organisés en plein Championnat ou Coupe de France, alors que les joueurs sont axés sur un résultat dans une compétition.

Tous les clubs ne peuvent, hélas ! disputer de matches amicaux valables, soit par manque de caractère de l'équipe, soit par manque de standing.

Exceptionnellement, un club peut, en match amical, effectuer un essai de joueur, mais seulement après avoir aligné son équipe-type ou alors quand l'équipe adverse est une équipe de force nettement inférieure. Il ne faut pas que l'équipe soit trop différente de l'équipe habituelle de compétition.

Pour ramener le public, il faut que les clubs soient sérieux dans la préparation et le déroulement des matches amicaux. Il ne faut pas en disputer trop souvent. Il serait nécessaire que les équipes jouent un jeu plus souvent basé sur l'esprit d'attaque et alors les clubs donneraient la possibilité à la presse de relancer les matches dans leurs colonnes sportives, car actuellement la presse ne peut faire la publicité nécessaire pour un spectacle qui ne le mérite pas et sans l'appui de la presse, les matches ne sont pas suivis par la grande foule.

Les matches amicaux en nocturne sont plus agréables : le spectacle est différent. »

PAR JEAN CORNU

QUELQUES CHIFFRES

Stade-Feeyenord à Saint-Ouen : 631 spectateurs. Le même match à Rotterdam : 25.000 spectateurs. Racing-Reims au Parc, le 15 septembre 59 : 34.660 spectateurs. Racing-Reims à Versailles, le 1er mai 61 : 17.000 spectateurs (contenance maximum du stade Montboron).

LA QUALITE CONDITIONNE TOUT

J.-P. DUPOND

Président du Limoges F.C.

« Le public est seulement intéressé par les rencontres ayant un caractère de compétition ou de prestige. Seule la grande qualité du visiteur peut rendre valable un match amical, par exemple :

a) Le Real, partout où il se produit ;

b) Reims, le Racing en particulier, dans des villes éloignées des centres professionnels ;

c) Des équipes professionnelles dans des petites localités n'étant pas habituées à ce sport mais ces dernières rencontres perdent vite de leur intérêt et sont difficilement renouvelables ;

d) En début de saison, le public, privé depuis près de deux mois, vient revoir son équipe, et surtout sa nouvelle équipe, mais l'adversaire doit avoir un certain prestige et de préférence être étranger ;

e) En fin de saison, si l'équipe a obtenu de glorieux résultats en Championnat ou en Coupe.

Tous les clubs, bien sûr, ont la possibilité de conclure des matches amicaux, mais le profit qu'ils peuvent en tirer est fonction des considérations précitées.

Evidemment, le match amical est une occasion favorable pour procéder à des essais, mais si ces derniers ne sont pas convaincants, le public juge très mal la chose. Toutefois le club n'a pas d'autres moyens pour apprécier vraiment un nouveau joueur.

Ce n'est plus tellement le match amical qui doit compléter une saison, mais une véritable compétition sous forme de Coupe ou de Tournoi avec attribution d'un titre ou d'un objet de valeur.

Les matches amicaux, en nocturne, doivent présenter un caractère très particulier ou un intérêt très grand, car il faut compter, pour de bonnes recettes, avec le public extérieur à la localité qui se déplace de cent kilomètres et plus et qui pense au retour.

En diurne le problème n'est pas le même, et les distances comptent beaucoup moins, sans parler du temps du trajet aller et retour.

Pour amener un gros public local et peu éloigné aux matches amicaux en nocturne, il faut que ce public ait la certitude d'un spectacle de qualité, et c'est là où réside tout le problème de notre football, aussi bien du reste pour les matches de classement en diurne ou en nocturne. »

40.000 NIMOIS PARLENT FOOTBALL MAIS NE VIENNENT PAS AU STADE

JEAN CHIARINY

Président de Nimes

« Il y a longtemps que Nimes n'accepte plus de matches amicaux chez lui : ce n'est pas rentable. Ne sont valables que les matches amicaux joués à l'extérieur, pour nous. Notamment à l'étranger.

Le public nimois ne montre un certain intérêt pour le football que s'il y a lutte, combat ; sans cela, il ne mord pas : il ne vient pas aux matches pour apprécier le beau football, mais pour voir son équipe gagner quand elle est en haut ou en bas du tableau.

Trois jours après avoir pris une éclatante — mais tardive — revanche de Coupe sur Sedan, nous avons joué un match de haute qualité devant Angers, bien classé ; eh bien ! nous n'avons eu que 3.000 spectateurs. Et c'était en Championnat !

A Nimes, 40.000 personnes parlent football mais ne viennent pas au stade.

Comment les y attirer ?

C'est la question que nous nous posons pour toutes les rencontres.

Faut-il enrôler dans nos équipes des

étrangers de valeur ? Faut-il jouer en nocturne et le samedi, à condition que l'après-midi au moins soit chômé, comme en Angleterre ? Nous nous interrogeons. »

DONNER PLUS QUE D'HABITUDE

MARCEL LANGILLER

Président du C.A. Paris

« Les recettes ne baissent pas seulement pour les matches amicaux mais d'une manière générale, tant pour les footballeurs professionnels que pour les footballeurs amateurs.

Pour les petits clubs, comme le C.A.P. il n'y a que deux genres de matches amicaux qui soient rentables :

— ceux que nous jouons en début de saison contre Reims ou Saint-Etienne, ou le Racing, car le spectateur qui aime ces équipes désire les connaître sous leur forme nouvelle avec leurs joueurs nouveaux ;

— ceux que nous disputons contre les clubs amateurs, à titre de propagande les lendemains de matches de compétition ; pour sa part, le C.A.P. en joue bien une vingtaine.

Je dois reconnaître que ces matches se font plus rares dans le Midi et qu'ailleurs le club organisateur a de plus en plus de mal à couvrir ses frais. Pourtant ces rencontres amicales sont nécessaires au budget des clubs pros. La plupart — y compris le C.A.P. — ont une quinzaine de joueurs pros. Ceux-ci, qu'ils soient de Division I ou de Division II, peuvent bien jouer 60 matches par saison. Sans doute serait-il souhaitable qu'ils en jouent moins devant un public plus nombreux ; mais qu'y faire ?

Si vous jouez sur votre terrain, il faut présenter, à votre public, mieux que ce que vous lui offrez ordinairement ; sinon, il boude le match amical. Ainsi le C.A.P. pourra inviter Reims, mais hésitera à faire venir Grenoble. Pour un club de Division I, seules les grandes affiches avec clubs français ou étrangers attirent le monde. »

LES GRANDES AFFICHES SONT LES SEULES QUI PAIENT

MARCEL GALEY

Directeur général du Racing

« Sur tous les problèmes ayant trait au football, le Racing a forcément une optique spéciale. Les idées qu'il émet, les jugements qu'il porte, lui sont propres ; il ne faut peut-être pas les généraliser. En tout cas, voici sa position.

Le Français paraît encore être plus supporter que « public de football ». Si le nombre de spectateurs demeure minime, surtout lorsqu'on le compare aux chiffres enregistrés dans d'autres pays, c'est que notre football souffre d'une maladie aiguë : la « championnite ».

Prenez le cas d'un spectateur parisien qui ne s'intéresse qu'aux seuls matches de Division I.

Il est sollicité trente-huit fois pour un match de Championnat (Stade et Racing), huit fois en moyenne pour la Coupe (des trente-deuxièmes à la finale et pour.. deux matches à rejouer), une fois pour la finale de la Coupe Drago, trois ou quatre fois pour les rencontres de l'équipe de France, et deux ou trois

fois peut-être pour la Coupe d'Europe.

Si le spectateur a assisté à plus de cinquante rencontres de compétition, il ne se déplacera, pour un match amical, que si l'affiche en vaut vraiment la peine : venue du Real, de Santos, Tour-

noi de Paris auquel nous invitons toujours des équipes cotées. Mais même un champion d'Allemagne, en nocturne, ne fait recette à Paris, au titre de match amical.

Le Racing a si bien compris que ce n'était pas rentable qu'il a presque supprimé ses matches amicaux. Autrefois, il en jouait une dizaine sur son terrain ; cette année, en dehors du Tournoi de Paris, il en aura joué deux, dont son match traditionnel contre Arsenal... qui n'a pas fait grande recette, Football Magazine **le constate.**

Faut-il considérer le match amical comme un banc d'essai pour quelques joueurs ? Hélas, non ! Le public ne « marche » pas. Il désire voir évoluer les joueurs qu'il connaît. A la rigueur, il acceptera un remplacement ; mais pas plus. Lorsqu'il se rend à l'Opéra pour « Carmen » et qu'on lui annonce Jane Rhodes, il proteste si on lui présente une doublure.

Que faire pour revaloriser les matches amicaux ? Peut-être se revaloriseront-ils tout seuls, si l'on ramène le nombre des clubs à seize. Privés de huit matches de Championnat, le spectateur avide de son football se rejettera-il sur le match amical si on lui offre la qualité ? Comme, de toute manière, dimanche et jours fériés seront pris par les compétitions officielles, ces matches amicaux s'inscriront tout naturellement en nocturne et toucheront peut-être un public nouveau. »

NE GALVAUDEZ PAS LES MATCHES AMICAUX

THEO BRETAUD

Président de Béziers

« Si le match amical ne fait pas recette, les dirigeants et les joueurs sont les coupables. Les premiers l'ont saboté, les seconds se sont comportés en sénateurs, se sont embourgeoisés : bien payés, ils n'ont pas, en certains cas, montré assez d'énergie pour gagner une prime qui, à leurs yeux, était insignifiante.

Le public veut vibrer. D'un Racing-Monaco, on parle huit jours avant et huit jours après.

Comme pour le Championnat, seuls les matches amicaux au sommet sont payants.

Nous avons 600 pros en France, 300 seulement sont de qualité.

Les nouveaux stades comme ceux de Dijon, de Versailles, attirent le spectateur. Il y a des publics neufs à conquérir.

Le football n'est pas mort, mais il évolue.

Le sport est devenu un spectacle : on choisit.

Je crois à l'avenir ou à la survie des matches amicaux si l'on donne au public ce qu'il désire ; il faut en organiser de bons, de très bons, pour toute une région ; mais il ne faut pas les galvauder C'est dans cet esprit que nous organisons le match Sélection du Midi contre Barcelone, le 21 juin, à Béziers. »

POUR LES MATCHES AMICAUX SANS COBAYE

FRANÇOIS PLEYER

Secrétaire général du Stade Rennais

« Le public français a toujours eu une préférence très marquée en faveur des rencontres comportant un enjeu important ; Championnat, Coupe de France, Coupe d'Europe.

Les grands tournois de Paris et les matches du Real Madrid étant certainement l'exception à cette règle.

Les matches amicaux seront valables :

1° Chaque fois qu'on assurera au public :

a) La qualité de l'adversaire ;

b) Le caractère de nouveauté donné par la nationalité des visiteurs ou par l'opposition des styles en présence ;

c) L'égalité de chances pour l'équipe locale ; celle-ci ne doit pas être un cobaye.

2° S'ils redeviennent partie intégrante du calendrier, comme ce fut le cas avant guerre, ce qui sous-entend une certaine souplesse du calendrier et la capacité de nos équipes pour rivaliser efficacement quant aux résultats.

Il serait souhaitable que tous les clubs français participent à cet effort de revalorisation des matches amicaux (avec l'étranger notamment).

Le remplacement des joueurs sera accepté par le public dans la mesure où ces matches constituent à la fois un banc d'essai pour des jeunes talents et une source d'attraction pour le public (notamment en fin de saison).

La Coupe de l'Amitié présente un effort intéressant en ce sens, encore que la supériorité, par trop manifeste des équipes italiennes et anglaises nuise par trop à l'intérêt et sportif et matériel de cette épreuve.

Compte tenu des restrictions imposées par des considérations d'ordre climatique, il est certain que les nocturnes ont la préférence du grand public. »

UN PROJET REVOLUTIONNAIRE

JOSEPH MERCIER

Entraîneur du Stade Français

« *Presque tous les publics, mais surtout le public français, se désintéressent des matches amicaux. L'éventail des distractions est aujourd'hui si vaste ! Par ailleurs le nombre de voitures, de « deux roues à moteur » permet à de nombreuses familles, à de nombreux couples de s'évader pendant le week-end. C'est un phénomène social. De plus, il y a trop de matches de championnat avec 20 clubs.*

Les matches amicaux valables sont ceux qui représentent une « affiche » ; souvenez-vous que Dynamo de Tbilissi, peu connu, n'attira, en dépit d'une victoire sur le Racing, que 6.000 personnes au Parc pour son match contre Nîmes, leader du Championnat !

Pourquoi tous les clubs ne joueraient-ils pas des matches amicaux ? Tout dépend de l'adversaire et du lieu. Les réactions du public nous ont prouvé, par exemple, que Limoges-Stade à Gramat, dans le Lot, avait utilement servi la propagande du football. Le même match à Paris se serait joué devant des banquettes. Les grands clubs peuvent jouer des matches marquants chez eux; pour les autres, ce sera selon la propagande recherchée.

Comment faire revenir le public aux matches amicaux qui donnent aux clubs l'occasion d'essayer des joueurs ? J'ai un programme révolutionnaire mais peut-être utile : agrandir les buts et supprimer le hors-jeu. Deux moyens d'augmenter le nombre de buts marqués, donc d'intéresser et par conséquent d'attirer le spectateur. Les joueurs recevraient une prime de présence et non de résultat ; les matches seraient joués en nocturne à condition, bien sûr, que l'éclairage soit suffisant. »

Un pâle match Stade Français-Daring de Bruxelles se joue devant des banquettes.

DONNEZ DU BON SPECTACLE LE SPECTATEUR REVIENDRA

EDDIE WARNER

Chef d'orchestre
Footballeur actif
et farouche supporter du Stade

Aux yeux du spectateur, le match amical ne compte pas, sauf en de rares exceptions, car il a apporté trop de déceptions. Trop souvent les joueurs n'ont même pas rempli leur contrat. Le candidat spectateur craint de se trouver devant au moins une des deux équipes ayant ce fâcheux état d'esprit.

Quand deux formations acceptent de se livrer à fond, tous les matches amicaux sont valables. Le spectateur sera toujours satisfait d'avoir assisté à un bon match, que son équipe gagne ou soit battue.

J'irai même plus loin : ces matches pourraient être une sorte de contrôle de la forme des joueurs, de la valeur des tactiques pour un entraîneur et même d'essais de joueurs.

Le match amical ne doit pas être une exclusivité Racing, Reims ou Real Madrid. Il peut et doit être joué par tous les clubs, si petits soient-ils. Je suis toujours prêt à assister à un match du C.A.P. devant un adversaire à sa mesure si je suis certain que les deux équipes feront tout pour essayer de me donner un bon spectacle.

Au fond, le match amical ne doit-il pas être un spectacle dont le football demeure le thème ? Dans une telle rencontre, les joueurs devraient être libérés afin de donner une belle démonstration de jeu et de réaliser un grand nombre de buts, ce qui comble toujours le spectateur de joie : ce n'est pas le moment de pratiquer le béton ; mais d'employer des moyens plus élégants. On excuse un mauvais match de Championnat surtout quand l'enjeu est le maintien ou la descente d'un club; on n'a aucun pardon pour un mauvais match amical.

Puisque le match amical doit être un spectacle, je verrais assez bien les rencontres officielles jouées en diurne et les matches amicaux à la lumière artificielle, qui ajoute encore au spectacle. »

DEUX MOYENS POUR ATTIRER LE PUBLIC

BERNARD PLANCHE

Ancien gardien de but amateur
du R.C.P.

« Le public semble se tourner de plus en plus vers les matches de compétition. Championnat et surtout Coupe dont la formule d'élimination le passionne, Le match amical y a perdu de sa popularité : le match amical de club et celui de l'équipe nationale aussi.

Mais tenons-nous-en aux matches de club.

Les clubs sont les premiers responsables de cette désaffection du public.

1° Ils présentent trop souvent des équipes incomplètes. Je me suis laissé dire que, sur certains contrats, la présence de tel ou tel joueur était obligatoire pour le versement de l'indemnité : c'est une sage précaution.

2° Ils perdent le public en tentant des remplacements de joueurs à tout bout de champ. Les spectateurs ne savent plus où ils en sont : ils désirent deux équipes de onze et non deux équipes de dix-huit. Le remplacement devrait être rarissime et dicté par une impérieuse nécessité ; or trop de fois il semble que ce soit une ligne de conduite.

3° Ils prennent trop souvent ces matches à la légère : les joueurs donnent l'impression de faire acte de présence, mais ne jouent pas, ternissant leur réputation et mécontentant le public.

Maintenant il y a une cause économique à laquelle les clubs sont étrangers : le pouvoir d'achat. Le spectateur des populaires préfère assister à un match avec enjeu qu'à un match amical, sauf cas tout à fait exceptionnel pour voir un club de grand renom ;

mais son budget lui interdit d'assister à tous les matches qui lui sont proposés.

Comment regagner des spectateurs pour les matches amicaux ? A mon sens deux moyens :

Le premier : diminuer le nombre des matches de compétition et par conséquent le nombre des clubs ;

Le deuxième : donner des matches amicaux intéressants au cours desquels les deux équipes feront leur maximum. »

DES MATCHES QUI SOIENT DES CURIOSITES

ROGER R...

Typographe parisien

« Le public ne vient pas aux matches amicaux, car il fut trop souvent déçu. Tant d'équipes prennent — ou ont pris — ces rencontres à la légère.

Il acceptera de se déranger pour des matches opposant deux grands clubs français ou un club français et un étranger : il veut voir des vedettes ; mais il ne se déplacera pas pour voir du « tout venant » ou de vieilles gloires éteintes. Il y a donc des clubs qui ne pourront jamais espérer un public pour matches amicaux, car leur équipe est trop faible, n'a pas de répondant.

Les essais de joueurs, c'est de la cuisine intérieure. Le spectateur veut voir là ou les meilleures équipes : il se perd dans les remplacements.

Si l'on diminue le nombre des clubs, il y aura peut-être des dates libres ; en tout cas les matches risqueront d'être meilleurs et le spectacle donné de qualité supérieure. Le public pourra venir plus nombreux aux rencontres de Championnat. Il en sera de même pour les matches amicaux si les clubs profitent de la forme de certaines équipes vedettes de l'actualité pour les faire venir. Ces matches amicaux qui seraient un peu des « curiosités » auraient tout naturellement leur place en nocturne, à la belle saison. »

QUE LES CLUBS SOIENT SERIEUX !

A. V...

5, rue Mozart, Gennevilliers

« Le public n'est pas dupe : il ne vient pas voir des matches amicaux qui sont moins bons que des matches de championnat et au cours desquels on lui fait défiler 30 joueurs sous les yeux. Vous y reconnaissez-vous quand viennent les Sud-Américains, sauf au Tournoi de Paris où les remplacements ne sont pas, ou presque pas autorisés ?

Ce qui a nui au match amical ? Le laisser-aller des équipes et ces remplacements à n'en plus finir, ce défilé de joueurs que l'on ne parvient pas à identifier.

Aussi je suis contre les essais en match amical, à moins qu'on me dise au départ : « Vous verrez Untel, qui sera peut-être notre equipier la saison prochaine. » Si on m'annonce Grillet et que je vois Trémodeux, ça ne va pas : j'ai le sentiment d'être frustré et, la fois suivante, je laisse le match amical se jouer sans moi.

Des matches amicaux qui attirent, il ne doit pas y en avoir des masses. Il y a ceux auxquels participent, du côté français, Reims et le Racing — Monaco et Nîmes, je leur en demande pardon, ne m'ont jamais emballé — et, du côté étranger, le Real, Barcelone, les grands clubs italiens, russes, Tottenham et quelques très fortes équipes européennes ou sud-américaines à condition que ces dernières soient sérieuses. »

NOS CONCLUSIONS

La tendance actuelle est de tout diriger, codifier, réglementer, standardiser. Le pain se fait maintenant à l'usine, comme les automobiles. La liberté comme la personnalité ont de plus en plus de mal à se dégager.

Est-ce pour suivre cette tendance que le public de football préfère le match de compétition, organisé, imposé par un calendrier, au match amical conclu au gré des amitiés et joué dans un temps librement choisi — autant que le calendrier laisse cette précieuse liberté ?

Il ne semble pas. Le match amical s'est dégradé lui-même ou bien on l'a dégradé par trop de négligences signalées au cours de cette enquête.

Pour le revaloriser, bien des moyens ont été suggérés.

Faut-il supprimer le hors-jeu, agrandir les buts, comme le souhaite Joseph Mercier dans son projet révolutionnaire ? Ces deux réformes intéresseraient lors des tout premiers matches joués sous ces règles nouvelles ; mais que dirait le public lorsque l'on reviendrait aux normes pour les matches ordinaires de compétition ? Ceci rappellerait étrangement le schisme du jeu à XIII par rapport au rugby à XV.

Le public est probablement lassé par la surabondance des matches officiels. Le match amical pourrait donc être revalorisé indirectement par la réduction du nombre des clubs.

Et encore, à certaines conditions.

La première de toutes : QUE CES MATCHES SOIENT PRIS AU SERIEUX. Les remplacements ou essais de joueurs devraient être exceptionnels. Le public venant se distraire, ces matches devraient donner naissance à du beau football, à du jeu ouvert comme le demande M. Lucien Laurent, de Sedan.

Ces matches étant intégrés au spectacle, il faut se mettre dans la tête que le public y vient comme il vient à un procès : pour une affaire de rien, il ne se dérange pas ; pour une cause qui bouleverse l'opinion, il envahit la chambre des assises. Autrement dit, il faut lui OFFRIR PLUS QUE CE QU'ON LUI DONNE D'HABITUDE.

A Paris et dans les grandes villes de football, seules les « affiches » ont une chance de succès.

Dans les villes privées de football professionnel, la venue d'un club de Division II sérieux et à plus forte raison celle d'une équipe de Division I attirera le monde. LE REAL REMPLIRA TOUJOURS LE PARC, RACING-REIMS FERA EN TOUTE OCCASION LE PLEIN A VERSAILLES, LA VENUE DU C.A.P. A SAINT-QUENTIN FERA COURIR TOUTE LA VILLE.

M. Bretaud, de Béziers, a raison lorsqu'il dit « LE FOOTBALL N'EST PAS MORT ; mais SON ROYAUME SE DEPLACE. »

Toutefois les bornes du royaume du match amical risquent de se resserrer dans un avenir plus ou moins proche. Cette conséquence paraît inéluctable. Cet avenir sera d'autant plus proche que la qualité du football sera moindre. Voilà pourquoi il faut essayer de l'améliorer sans cesse sur les plans physique, tactique et technique.

LA COLOMB IE ET SA "MERVEILLE"

ILS IRONT AU CHILI DANS UN AN

Ces onze hommes étonneront peut-être le monde dans un an au Chili. Au premier rang : ACEVOS, PEREZ, ESCOBAR, « MARAVILLA » GAMBOA, GONZALES. Au second rang : SILVA, ALZATE, CALLE, SANCHEZ, ECHEVERRI, SEVVANO.

BOGOTA. — Le 7 mai dernier, dans les rues de Bogota, treize milljons de Colonbiens ont dansé au son des « bambucos », des « guabinas », des « merecumbes », danses typiques du pays. L'après-midi, en effet, le football colombien avait décroché à Lima, sur le terrain de son éternel adversaire péruvien, le point d'un match nul (1-1) qui lui ouvrait la route du Chili et des Championnats du monde 1962. Car le 30 avril précédant à Bogota, devant 35.000 assistants, et pour le match aller, la Colombie avait battu le Pérou par 1 à 0.

De vieilles rivalités presque régionales font traditionnellement de cette confrontation un match terriblement acharné, passionné, tendu. Le but de la victoire péruvienne fut acquis sur penalty. Ce fut une finale de tempête. Pour la première fois dans l'histoire des deux pays, la Colombie battait le Pérou et se trouvait automatiquement qualifiée pour la phase finale. Le lendemain, les journaux péruviens endeuillés, ceints de noir, pleuraient les espoirs déçus de leur équipe nationale.

Plusieurs joueurs colombiens ont été les révélations de cette phase préliminaire. Quelques-uns d'entre eux ont démontré une valeur et une technique de tout premier ordre. Tel est le cas de l'intérieur gauche Delio Gamboa dont le surnom est évocateur : « Maravilla ». Et le gardien de but Efrain Sanchez surnommé « Caiman ».

N'oubliez pas ces noms ! Dans un an, tout le monde parlera peut-être beaucoup plus de « Maravilla » que du grand Pelé. Sa couleur de peau est plus foncée et sa taille est plus grande que celles du prodige brésilien. Il n'est pas encore aussi fort que lui, bien sûr, mais son style et sa personnalité de footballeur sont déjà très brillants et très marqués. Peut-être deviendra-t-il un jour une grande vedette mondiale. Les Européens vont sans doute sourire en lisant ces lignes. Mais nous sommes persuadé que la « Merveille » colombienne — déjà l'un des meilleurs avants d'Amérique — nous donnera raison en 1962.

Sans Millionnaires, gloires du passé, le football colombien est reparti du bon pied.

Mike FORERO-NOUGUES.

A Lima, devant 60.000 spectateurs, l'équipe nationale de Colombie décrocha sa place pour le Chili.

FUTURES VEDETTES DU CHAMPIONNAT DU MONDE 1962

Ce grand noir aux jambes maigres joue inter gauche... comme Pelé. Il s'appelle Gamboa et est surnommé « Maravilla », la Merveille colombienne.

LA COLOMBIE ET SON FOOTBALL

● **1.140.000 kilomètres carrés** (deux fois la France), au nord-ouest du continent sud-américain. Deuxième producteur de café du monde. 50 % de forêts. 14 millions d'habitants. Villes : Bogota (900.000), Medellin (450.000), Cali (400.000), Barranquilla (350.000). Pays en pleine expansion.

● **Connut son « Eldorado »** (période dorée) en 1950 lorsque les clubs colombiens attirèrent 250 footballeurs étrangers de grande valeur en refusant de payer des transferts à leur club. La plus grande équipe colombienne était Millonarios de Bogota avec Di Stefano, Pedernera, Rossi. Mise au ban de la F.I.F.A., la Colombie « délivra » ses joueurs en 1954 et l'obscurité succéda à la gloire.

● **Le football colombien** a repris sa marche en avant depuis quelques années. En 1957, déjà, lors des éliminatoires de la Coupe du monde, la Colombie tint en échec l'Uruguay (1-1), contribuant à son élimination au profit du Paraguay.

● **La Colombie** est le pays du monde qui emploie dans ses équipes le plus grand nombre d'étrangers, puisqu'il est possible d'en aligner sept. Ce sont en majorité des Argentins. Les joueurs colombiens, très souvent noirs, rappellent les Paraguayens par leur vivacité, leur élan irrésistible, mais aussi leur manque de résistance et leurs lacunes dans le jeu collectif.

● **Principaux clubs** : Millonarios, Independiente, Santa Fé, Deportivo Cali.

L'ARGENTINE

UN PALMARÈS QUI FAIT RÊVER

BUENOS AIRES. — L'Argentine jouera plusieurs matches en Europe au cours du mois de juin, notamment contre le Portugal, l'Espagne, l'Italie et la Tchécoslovaquie.

Finaliste du Championnat du monde de 1930 à Montevideo et des Jeux Olympiques de 1928 à Amsterdam, l'Argentine a peut-être produit les plus grands joueurs du monde. Le dernier en date s'appelle tout simplement Alfredo Di Stefano.

Le palmarès de cette nation est aussi prestigieux que le plus célèbre de ses enfants :

	J.	G.	N.	P.	P.C.
Allemagne	1	0	0	1	1-3
Angleterre	2	1	0	1	4-3
Belgique	1	1	0	0	6-3
Bolivie	8	7	0	1	36-4
Brésil	51	26	10	15	112-76
Chili	31	25	6	0	88-22
Colombie	3	3	0	0	23-4
Costa-Rica	3	2	1	0	6-3
Egypte	1	1	0	0	6-0
Eire	1	1	0	0	1-0
Equateur	9	8	1	0	43-7
Espagne	3	3	0	0	4-0
Etats-Unis	2	2	0	0	17-3
France	1	1	0	0	1-0
Irlande du Nord	1	1	0	0	3-1
Italie	2	1	0	1	1-2
Mexique	5	4	1	0	14-6
Paraguay	46	33	7	6	123-53
Pérou	17	12	4	1	40-16
Portugal	3	2	1	0	6-2
Suède	1	0	0	1	2-3
Suriman	1	0	0	0	6-2
Tchécoslovaquie	2	1	0	1	2-6
Uruguay	147	66	32	49	242-188
Yougoslavie	1	1	0	0	3-1
	343	203	63	77	780-408

Ainsi, les Argentins peuvent se flatter d'avoir dominé, jusqu'ici, tous les pays sud-américains, y compris le Brésil et l'Uruguay qui totalisent trois titres de champion du monde et deux titres olympiques.

Contre les pays européens qu'ils ont affrontés vingt fois, ils ont été aussi heureux, puisqu'ils n'ont concédé que cinq défaites, dont deux en 1958 lors du Championnat du monde disputé en Suède : l'Allemagne (3-1), l'Angleterre (4-2), l'Italie (2-0), la Suède (3-2), et la Tchécoslovaquie (6-1) sont les seules nations qui sont parvenues à les vaincre.

L'Espagne, qui a déjà subi trois défaites sans pouvoir réussir un seul but, fera-t-elle mieux le 11 juin à Séville ?

Di Stefano, qui jouera contre une équipe dont il a porté les couleurs six fois et pour laquelle il a marqué cinq buts, est convaincu de la réhabilitation de l'Espagne devant l'Argentine... Et quand Di Stefano veut...

Pour leur tournée européenne qui débutera le 4 juin, les Argentins disposeront des joueurs suivants :

Gardiens : Roma (Boca Juniors) et Errea (Atlanta).

Arrières : Simeone (Velez Sarsfield), Blanco (Racing), Vidal (Huracan) et Marzolini (Boca Juniors).

Demis : Navarro (Independiente), Ramos, Delgado (River Plate), Guidi (Lanus), Ramacciotti (Argentinos Juniors), Sachi (Racing) et Albrech (Estudiantes).

Attaquants : Corbatta, Sosa, Belen (Racing), Rossi, Sanfilippo, Boggio (San Lorenzo), Canseco, Pando (Argentino Juniors), Ornega (River Plate), Artine (Atlanta).

LE TRIOMPHE DE SNELLA

Le Servette de Genève a remporté le Championnat suisse avec une rare autorité. Cette victoire est celle de Jean Snella qui a été porté en triomphe par ses joueurs le jour où le titre a été assuré. « Pas encore ! protesta alors Jean Snella. Il nous reste cinq matches et nous n'avons que 9 points d'avance ! » C'est la seule erreur commise par l'entraîneur français durant toute la saison. Il n'en restait que 4 ce jour-là...

LES BRÉSILIENS VOIENT LA VIE EN ROSE

RIO. — Les Brésiliens jubilent. Un an avant de défendre leur titre de champion du monde au Chili ils viennent, au cours du mois de mai, de remporter quatre victoires : 2-0 puis 3-2 à Asuncion contre le Paraguay, 2-1 puis 1-0 à Santiago contre le Chili.

Ces succès ont été obtenus sans Pélé, mis au repos en raison d'une blessure à la clavicule droite. Aymore Moreira, le successeur de Vicente Feola, a pu découvrir à ces occasions des joueurs nouveaux comme l'arrière droit Jair Marinho, le demi gauche Calvet, le demi droit Amaro, les intérieurs Gerson et Amarildo.

A Asuncion, un véritable exploit fut réalisé par les Brésiliens. Menés par 2-0 après 47 minutes de jeu ils renversèrent le résultat grâce à Zito, Coutinho et Jair Marinho.

Aymore Moreira à son retour à Rio a déclaré que les joueurs utilisés au cours de ces quatre matches iront presque tous au Championnat du monde 1962. Il s'agit du gardien Gilmar, des arrières Desordi, Jair Marinho et Nilton Santos, des demis centre Bellini et Mauro, des demis aile Zito, Calvet et Amaro, des attaquants Garrincha, Didi, Coutinho, Gerson, Pépé, Quarentinha, Zagalo et Amarildo.

A cette liste s'ajoutera évidemment le nom du prestigieux Pélé.

En revanche, sera peut-être retiré celui de Bellini. Blessé à Asuncion au cours du deuxième match contre le Paraguay, Bellini a dit : « Je renonce au football. » Mais Aymore Moreira espère le faire revenir sur sa décision d'ici la fin de l'année.

FOOTBALL-FLASH

LONDRES. — STANLEY MATTHEWS, 47 ANS, N'ACCEPTERA DE RESIGNER A BLACKPOOL QU'A UNE SEULE CONDITION : QUE SON NOUVEAU CONTRAT LUI ACCORDE 100 LIVRES (1.400 N.F.) PAR SEMAINE ET NON 25 (350 N.F.).

BUENOS AIRES. — PAR RAPPORT A 1954, LE FOOTBALL ARGENTIN A PERDU 39 % DE SA CLIENTELE, CE QUI EST ENORME.

POUR 1961, A BUENOS AIRES, ON ESPERE DEPASSER LES DEUX MILLIONS ET DEMI, C'EST-A-DIRE REGAGNER 15 % DE LA CLIENTELE.

MOSCOU. — LE CELEBRE GARDIEN LEV YACHINE EST UN AMI PERSONNEL DE GAGARINE, LE PREMIER HOMME DE L'ESPACE. LES DEUX HOMMES ONT UNE PASSION COMMUNE : LES ECHECS.

ASUNCION. — LES PARAGUAYENS, QUE DIRIGE TOUJOURS AURELIO GONZALEZ, VIENNENT DE DECOUVRIR UN AILIER DROIT DE TRES GRAND TALENT. IL S'APPELLE MARTINEZ, IL A 17 ANS, ET IL A MARQUE DEUX BUTS CONTRE LE BRESIL (VAINQUEUR 3 A 2).

MILAN. — EDWING RONALD FIRMANI, L'AVANT CENTRE SUD-AFRICAIN DE L'INTERNAZIONALE DE MILAN, A REUSSI CONTRE TORINO SON 100e BUT DANS LE CHAMPIONNAT D'ITALIE.

STOCKHOLM REDOUTE UN NOUVEL EXODE

STOCKHOLM. — Les Suédois sont inquiets. La réouverture des frontières italiennes risque de décapiter le football suédois qui a déjà fourni au « calcio » Gunnar Nordahl, Niels Liedholm, Gunnar Gren, Kurt Hamrin, Nacka Skoglund et quelques autres.

Les joueurs actuellement les plus susceptibles de quitter la Suède pour l'Italie sont l'intérieur d'Oergryte Rune Borjesson, l'ailier droit de l'AIK, Lennart Backman, l'intérieur de l'AIK, Kurt Andersson, l'avant centre de Norrkoping, Bengt Nordqvist, l'avant centre de Gœteborg, Beben Johansson, l'ailier droit de Norrkoping, Ulf Jansson, et l'avant centre d'Oerebro, Leiw Wendt (1 m. 87, 83 kg., révélation de ces derniers mois et véritable successeur, pour beaucoup, du fameux Gunnar Nordahl).

CULLIS REFUSE 5.000 LIVRES

LONDRES. — *Stan Cullis, le manager de Wolverhampton Wanderers avec qui il est lié jusqu'en 1966, vient de refuser un contrat annuel de 5.000 livres (70.000 NF) offert par Everton.*

KIEV SENSATION SOVIÉTIQUE

MOSCOU. — **Une équipe de province, Dynamo de Kiev, est la vedette de la première partie du Championnat de l'U.R.S.S. A l'exception du capitaine et demi droit Voinov, les joueurs de Dynamo de Kiev sont inconnus. Ces révélations sont le gardien Makarov, les arrières Cherbakov et Souskov, les demis Kolchov et Sabou, les attaquants Vasilewski, Cherebrianikov, Pabanovskine et Kanevskine. En verra-t-on quelques-uns l'an prochain au Chili ?**

CE N° 5 VAUT DE L'OR

Ce remarquable athlète au style très réaliste, c'est Aristide Guarneri, l'arrière central de l'Inter de Milan. On le considère comme le défenseur le plus efficace de toute l'Italie. Il sera très demandé pour la saison prochaine. On dit même à Milan qu'une offre de cent millions d'anciens francs serait déjà parvenue au siège de l'Inter. Mais Herrera ne lâchera Guarneri à aucun prix. D'autant moins qu'il n'a que 23 ans...

CRI D'ALARME DE L'UNION ROYALE BELGE

BRUXELLES. — L'Union Royale Belge vient d'attirer une fois de plus l'attention de ses clubs sur les graves inconvénients qui peuvent résulter du pâturage ou du séjour de chevaux ou de bœufs sur les terrains de football. Comme les déjections d'animaux constituent un grave danger d'infection tétanique, l'U.R.B. a intimé l'ordre à ses clubs de procéder à un nettoyage complet des terrains qui ont été souillés par des animaux.

Il est vrai qu'en Belgique les terrains d'herbage sont très rares... Et que cette méthode, qui évite aux clubs des frais de tonte, leur rapporte plutôt...

RIERA MENACE

SANTIAGO. — Fernando Riera, l'entraîneur national de l'équipe du Chili, a menacé ses dirigeants d'abandonner son poste au cas où se renouvelleraient les manifestations hostiles dont ses joueurs et lui-même ont été victimes après les défaites contre le Brésil (2-1, puis 1-0).

TOTTENHAM
LE CHAMPION DES CHAMPIONS

LONDRES. — Tottenham Hotspurs est, pour les Anglais, l'équipe du siècle. Elle est en effet la première depuis 1897 à avoir réussi le doublé Coupe-Championnat.

Pour ce club, fondé en 1882, ce record n'est pas le seul qu'il ait obtenu au cours de la saison qui s'achève. Tottenham, en effet, a égalé le record de points d'Arsenal (66 en 1931), remporté le plus grand nombre de victoires dans le Championnat de Première Division (31), obtenu le plus grand nombre de succès chez l'adversaire (16), égalé le record de points gagnés chez l'adversaire (33 par Arsenal en 1931), utilisé le plus petit nombre de joueurs de l'histoire du Championnat anglais (17) et battu 11 clubs (sur 21) deux fois à l'aller et au retour.

Tottenham a joué ses 42 matches de Championnat avec 17 joueurs, mais trois d'entre eux n'en ont disputé qu'un seul. En fait, le club londonien a réussi son doublé avec 14 joueurs : Brown, Baker, Henry, Blanchflower, Norman, MacKay, Jones, White, Smith, Allen, Dyson, Marchi, Medwin et Saul.

Smith a marqué 33 buts, Allen 27, Jones 19, Dyson 17, White 13, etc.

Tottenham a prêté neuf joueurs à l'Angleterre (Smith, Allen), à l'Ecosse, (Brown, MacKay, White), à l'Irlande (Blanchflower), et au Pays de Galles (Jones, Medwin, Hopkins). Fait curieux, ce dernier, arrière gauche et capitaine de l'équipe galloise, n'a pas disputé un seul match de Coupe ou de Championnat avec Tottenham.

Le club londonien, enfin, a joué devant 2.550.683 spectateurs (2.037.671 en Championnat ; 474.363 en Coupe et 38.649 contre Dynamo de Tbilisi), soit une moyenne de 52.054 par match (49 rencontres au total).

Les records de Tottenham sont absolument stupéfiants.

MOJILEWSKI LE ROI DE LA CHANSONNETTE

BUENOS AIRES. — *Adolfo Mojilewski, le moniteur d'éducation physique de l'équipe nationale argentine, court le risque de se voir congédié. En effet, les internationaux du Racing de Buenos Aires viennent de se plaindre. Ils assurent que Mojilewski les oblige avant chaque entraînement à reprendre en chœur des chansons enfantines comme « Marlborough s'en va-t-en guerre » ou « Dors mon petit bébé ».*

Ridiculisé par toute la presse de Buenos Aires, Adolfo Mojilewski songe à se retirer et à renoncer à la tournée que l'Argentine s'apprête à faire en Europe.

IL Y A UN KOPA AU KATANGA

VANCOUVER. — « Matthews, Kopa, Di Stefano, Puskas, Czibor : c'est la meilleure ligne d'avants d'Afrique », vient de révéler un ancien arbitre anglais Jack Barnes qui a vécu cinq ans en Rhodésie et au Congo avant de s'installer à Vancouver où il dirige l'équipe de football locale.

Nouveau membre de la police montée, Barnes a également révélé que le niveau du football africain s'élève chaque année, que le nombre de spectateurs est rarement inférieur à 6.000, que la majorité des footballeurs noirs jouent pieds nus, que les meilleurs d'entre eux se trouvent au Katanga et qu'ils ont des noms célèbres ou des prénoms des apôtres.

LE CINQUANTENAIRE DES GRASSHOPERS

ZURICH. — Les Grasshopers de Zurich fêtent cet été le 75e anniversaire de leur création. Quinze fois champion suisse (1898, 1900, 01, 05, 21, 27, 28, 31, 37, 39, 42, 42, 45, 52, 56) ; 13 fois vainqueur de la Coupe (1926, 27, 32, 34, 37, 38, 40, 41, 42, 43, 46, 52, 56), les Grasshopers ont prêté 55 joueurs (671 sélections) à l'équipe nationale suisse : ces chiffres constituent d'ailleurs les records du football helvète.

KATCHALINE A CHOISI

MOSCOU. — Gavril Katchaline a déjà désigné les joueurs parmi lesquels il choisira les membres de l'équipe soviétique appelée à rencontrer la Norvège (18 juin) et la Turquie (1er juillet) pour le championnat du monde. Deux surprises : le demi droit Voinov a été laissé sur la touche et le demi gauche et capitaine Netto a été désigné comme arrière central. C'est lui qui dirigera la défense.

TURIN N'A PAS OUBLIÉ...

TURIN. — Le match le plus émouvant de l'année s'est disputé le 4 mai à Turin. Il a opposé l'une à l'autre les deux équipes les plus meurtries d'après-guerre. En effet, à l'occasion du 12e anniversaire de la catastrophe aérienne de Superga, dans laquelle disparut toute l'équipe de Torino et avec elle l'avant centre français Emile Bongiorni, Torino avait invité Manchester United, dont l'équipe fut décapitée il y a trois ans à Munich dans une autre catastrophe aérienne.

Ce match souvenir, auquel ont assisté 50.000 spectateurs, a vu la victoire de Manchester United sur Torino par 2 à 1.

MILLWALL ET SON NOUVEAU PATRON

LONDRES. — M. Bill Nelan, propriétaire de la plupart des chalands sur la Tamise, était un supporter de Millwall. Lassé par les résultats décevants et les décisions des dirigeants, il a acquis la majorité des actions du club et ainsi il en est devenu le directeur. Ce caprice lui a coûté cinq mille livres (70.000 NF).

I.N.P. - LEVALLOIS.